TÉMOIGNAGE DE MONSIEUR ROGER ZANNELLI

Recueilli le 05/12/1990 et le 28/12/1990 par Catherine Juif
Transcrit en juin 2024 par Delphine Cressent

ITW : Vous pouvez vous présenter

RZ : Écoutez, je m'appelle Zannelli Roger, j'ai 65 ans. Je suis français d'origine corse. Mon père est corse. Je suis né dans la banlieue lyonnaise, à Neuville sur Saône précisément. Voilà. Et disons que j'ai vu rentrer les Allemands, évidemment, en 1939, comme beaucoup de personnes, j'ai été, disons, un peu choqué et traumatisé par ce qui se passait, de voir ce qui se passait et surtout des Français qui les accueillaient à bras ouverts j'insiste là-dessus parce que disons que c'est la réalité. A l'époque, j'étais très jeune, mon frère était militaire de carrière, il était mobilisé sur le front d'Alsace, donc il se battait déjà contre les Allemands. Voilà. Et puis je travaillais à Lyon. Je prenais donc ce qu'on appelait le train bleu à l'époque. Oui, et je faisais la navette entre Lyon et Fontaine sur Saône, puisque Fontaine était mon domicile. Et évidemment, on voyait pas mal de choses. Et entre jeunes, on discutait, voyez. Et un beau jour, on a eu l'idée de créer un petit noyau, pas de résistants, enfin de jeunes qui voulaient faire quelque chose parce que je m'étais aperçu par exemple de la façon suivante un jour, lorsque je prenais le train bleu pour aller à Lyon, là je tombais sur un, des gens en civil qui courait après, un homme qui s'est échappé d'une voiture et cet homme s'était caché dans un immeuble, à Fontaine. Et ces gens étaient de la Gestapo, évidemment en civil. Et ce sont des Français qui l'ont dénoncé voyez. J'insiste bien là-dessus, il a été pris et évidemment emmené. Et on a su longtemps après la Libération qu'il avait été torturé et exécuté par la Gestapo. Alors là, disons que ça m'avait quand même choqué un peu voyez. Et de là, nous avons commencé à imprimer des tracts, clandestinement, évidemment, puisque je travaillais dans un bureau à Lyon et avec l'aide de dactylos, on a imprimé des petits tracts et on commençait à afficher en dénonçant des gens qui travaillaient pour les Allemands, des gens qu'on supposait travailler pour les Allemands. Et ça, ça a créé, disons, une violente, comment dirais-je, pas dispute. Mais enfin une polémique, une polémique dans les rues de ce village. Et tout le monde se demandait qui est-ce qui collait ces affichettes, évidemment, et notamment un jeune homme qui était de notre âge, qui avait un oncle qui était dans la Gestapo, qui essayait de nous faire parler. Évidemment, on était quand même assez malin, on ne disait rien, vous voyez. Enfin, ce petit groupe a existé pendant quelque temps. Nous avions un souterrain. On avait caché les deux ou trois pistolets récupérés chez les uns et les autres. Enfin, certains sans grande importance. Et le 14 juillet 1943, nous avons, ma mère a fabriqué un drapeau tricolore avec une croix de Lorraine. Et ce drapeau, on a été le planter à Fontaine sur un arbre qu'on appelait l'arbre de la liberté. Alors pour nous, c'était une grande victoire. Ce drapeau a flotté pendant… jusqu'à la fin de la guerre. D'ailleurs on avait mis une pancarte en bas de l'arbre en disant que la personne qui irait dépendre le drapeau sera exécutée et personne ne l'a jamais fait. Le drapeau a pourri lui-même. Il est resté jusqu'à la fin de la guerre accroché à cet arbre. Et ensuite, comme j'ai travaillé à Lyon, je suis rentré en contact avec un homme qui lui était vraiment dans la résistance, qui avait déjà une action très prononcée dans la résistance et qui est venu nous féliciter pour avoir planté ce drapeau. Et de fil en aiguille, j'ai abandonné ce groupe à Fontaine sur Saône et je suis rentré dans un mouvement qui s'appelait les Forces Unies de la Jeunesse. J'ai travaillé un peu sur Villeurbanne, alors là, c'était déjà quand même un petit peu plus violent. Alors là, il y a eu quand même déjà des, disons, j'ai participé à des attentats. Il faut dire la vérité, des attentats, des sabotages. Ensuite, je suis rentré en contact avec un monsieur qui s'appelait Mila, un personnage de la résistance bien connu dans les milieux lyonnais et qui m'a pris sous sa coupe. Et là, je suis rentré

comme permanent dans les groupes francs de l'XXX, un groupe franc qu'on appelait action immédiate. C'est à dire que nous étions pour ainsi dire mobilisés, enfin si je veux bien employer ce terme 24 h sur 24 Et on faisait appel à nous pour des actions armées le cas échéant. Ça s'est produit pour des exécutions, il faut bien le dire, c'est arrivé. Et des sabotages. Donc on était constamment dans le dispositif allemand puisque on travaillait sur Lyon, dans la banlieue, dans l'Ain, un peu partout. Donc, on travaillait au milieu des Allemands, au milieu de la milice, parce qu'il y avait la milice à l'époque, les agents de la Gestapo en civil qu'on ne connaissait pratiquement pas. Voilà. Et les collaborateurs, et il faut bien le dire le mot, les dénonciateurs, hélas, il y en avait quand même pas mal. Vous voyez. Alors là, qu'est-ce que je peux vous dire encore ? Eh bien, j'ai été arrêté par la milice. Je me rappelle pas de la date-là. ..Noël 43. J'ai été arrêté par la milice, là, parce que un peu de ma faute, parce que j'ai insulté un milicien qui vendait des journaux dans les rues de Lyon. Et évidemment, ça a été très, très vite. Je me suis entouré d'une vingtaine de personnes en deux coups de cuillère à pot. Et là, là, j'ai pris deux ou trois coups de poing dans la figure et ensuite ils m'ont emmené dans les locaux de la milice, place Bellecour et là ils m'ont passé à tabac. Enfin, j'ai eu une bonne correction. Enfin, je m'en suis tiré à bon compte puisqu'ils m'ont relâché et ont ensuite ça a été comme ça. Alors évidemment, quand j'ai raconté ça à mes chefs, je me suis fait copieusement enguirlander parce que j'avais fait une bêtise monumentale. Voilà. Et comme je vous dis encore, j'ai participé à pas mal d'action armée, sabotage, mais pas vous citer parce qu'évidemment ça peut être long. Je pense. Et un jour, au cours d'une opération, le 9 juin 44, là, j'ai été arrêté avec plusieurs de mes camarades on revenait d'une opération qui avait été manquée et on s'est fait prendre place Chavanne et on est tombé dans un guet-apens. On était entouré par la Gestapo allemande et française. On nous a tiré dessus, un type, deux types de chez nous qui ont été tués là. Il y a également un ou deux Allemands qui ont été tués parce qu'il y avait un autre groupe qui était caché dans un abri et qui s'est battu avec les allemands, et eux ils étaient armés, ils ont pu se défendre. Et ensuite, après, tout le monde a été ramassé et on a été emmenés dans les locaux de la Gestapo qui étaient à ce moment-là place Bellecour, parce que, comme c'était au 8 juin 44, l'école de santé militaire qui était le siège de la Gestapo avec le fameux Barbie, avait été bombardée et détruite. Donc ils avaient immigré dans cet immeuble qui fait l'angle de la place Bellecour et de la rue Alphonse Rocher. Voilà. Alors là, on a été introduits dans les locaux, évidemment, inutile de vous dire interrogatoire, passage à tabac, tortures, enfin tout ce qu'on peut, tout ce que l'on peut imaginer. Là, je suis resté, disons quatre ou cinq jours à dans les locaux, dans les camps de la Gestapo. Et là, et là, un beau soir, ils m'ont appelé et m'ont dit « On va te relâcher ». Bon, évidemment, je trouvais ça un peu curieux, mais enfin, j'ai compris tout de suite ce que ça voulait dire. Et comme j'étais un des plus jeunes du groupe, ils m'ont relâché. Et évidemment, je me suis vite rendu compte que j'étais suivi. Oui. Alors évidemment, j'ai évité de faire trop de bêtises. J'allais quand même chez mes parents, à Fontaine sur Saône, où j'avais mon domicile et je faisais toujours la navette à Lyon parce qu'à ce moment-là, j'ai été coupé de tout contact avec mes camarades de la Résistance et ma foi j'en ai rencontré un qui a bien voulu me parler en vitesse, mais comme il savait que j'étais suivi, ça a été très vite fait. Il nous fallait un point de chute, un peu d'argent pour rejoindre le maquis et pour me cacher, évidemment. Et là, alors, il m'avait donné un rendez-vous. J'ai été à ce rendez-vous et ce rendez-vous était un guet-apens. Moi, j'ai réussi à m'en échapper. Lui s'est fait prendre et on ne l'a jamais revu. Et alors là, je continue à me cacher encore un petit peu. Je suis retourné chez mes parents à Fontaine sur Saône et un beau jour, quelques jours après, en descendant du train bleu, je me suis entouré par la Gestapo de nouveau et les mêmes gens qui m'avaient arrêté étaient là, évidemment, mais j'ai rien pu faire. J'ai été pris et, si ma mémoire est bonne, ils étaient trois et ils m'ont entraîné vers des voitures qui étaient après le pont du Change à Lyon, où il y a là. Et à cette époque-là, je j'y voyais très bien. J'étais encore assez vif, heureusement, et j'ai vu tout de suite qu'il fallait faire quelque chose avant d'aller vers ces voitures. Et quand je suis arrivé à la hauteur du pont du Change, je les ai bousculé et j'ai couru, j'ai traversé le pont du Change à la vitesse de mes jambes de 18 ans parce que

j'avais 18 ans à l'époque et disons que ça allait très vite. Et j'ai rejoint le quartier Saint Jean que je connaissais très bien en passant par des traboules et je me suis caché chez une amie que j'avais à l'époque, sa mère était là, elle m'a hébergé évidemment, et je me suis caché pendant trois jours parce que le lendemain, le quartier était cerné, la Gestapo, la milice fouillaient les maisons. Alors je ne veux pas dire que c'était pour moi, mais enfin, c'est quand même une coïncidence étrange. Alors disons que je suis resté planqué là pendant trois ou quatre jours. Et après, bah disons je me suis procuré une bicyclette et je suis parti des voies pour éviter les grandes routes nationales. Oui, et j'ai rejoint Neuville sur Saône où habitait ma sœur qui habitait un peu dans un coin isolé où je me suis caché pendant deux trois jours. Et puis j'ai quand même pensé que j'étais guère en sécurité parce que évidemment, ma trace est là. Alors après, je me suis caché à XXX en Mont d'Or, chez un monsieur qui travaille aux chemins de fer à la SNCF. Là bas, qui lui-même, en entrant en contact avec le chef de gare de Saint-Romain au Mont d'Or, qui était un monsieur de la Résistance, je ne le savais pas à l'époque. Et là, évidemment, là, j'ai réussi. Enfin, c'est lui qui a fait arrêter un train de marchandises, enfin ralentir un train de marchandises. Il y a eu le temps de parler au chauffeur de la locomotive. Je suis monté dans une vigie. Je ne sais pas si voyez ces grands wagons en bois dans lesquels il y avait des vigies. Alors je m'étais planqué là, caché là, et ce cheminot, ce brave cheminot avait pour consigne de ralentir à l'approche de Villefranche pas dans Villefranche, évidemment, parce qu'il y avait des postes allemands tout le long des routes. Et en arrivant dans la banlieue de Villefranche, j'ai sauté le train au ralenti, j'ai sauté du train et là, j'ai réussi à rejoindre un point de chute chez un capitaine de l'armée de l'air qui s'appelait le capitaine Poncet, qui m'a hébergé encore pendant deux trois jours et ensuite qui m'a emmené dans une ferme du côté de Charentay, dans le Beaujolais. Et là, je suis resté caché encore pas mal de temps parce qu'évidemment j'étais en piteux état. Comme j'avais été tabassé, torturé par la Gestapo, il a fallu quand même me soigner un petit peu enfin, pas les moyens du bord. Je ne pouvais pas aller dans les hôpitaux parce qu'évidemment je l'aurais été. J'aurais été dénoncé tout de suite. Alors je suis resté quelques temps dans cette ferme là et ensuite après, on a créé un maquis qui était, qui a pris position dans le Haut Beaujolais, dans un endroit qui s'appelait la ferme Sainte Marie. C'est une grande ferme qui domine le haut Beaujolais. Et là autour, il y avait des maquisards, des FTP, enfin disons plusieurs sortes de maquis. Et moi j'étais dans un maquis militaire, là, voilà. Et là, évidemment, on m'a soigné un petit peu parce que j'en avais besoin. Et puis j'ai quand même repris le combat. On s'est battu contre les Allemands, on a attaqué des postes allemands, on a attaqué le train blindé qui circulait entre Lyon et Villefranche sur Saône et voilà, on a fait sauter des voies, on a fait sauter des ponts, pas mal de choses et on a participé à des parachutages. Voilà. Et ensuite, bien évidemment, est arrivée l'heure de la libération de Lyon et nous sommes descendus sur Lyon, si je me rappelle bien, le 2 ou 3 septembre. Le 2 ou 3 septembre, nous avons participé à la libération de Lyon. Voilà. Et là, évidemment, j'ai retrouvé des amis, des copains de la Résistance. Et c'est là que j'ai appris qu'il y a pas mal de copains qui avaient été arrêtés avec moi, qui avaient été exécutés, qui avaient été déportés. Et notre chef, lui, avait été torturé terriblement. Il a été brûlé à St Genis Laval, au fort de Lorette. Là, ça nous parle. C'est le capitaine Milhaud qui commandait un groupe franc qui était bien connu dans les milieux de la Résistance. Voilà. Et puis là, je suis resté, disons, quelques temps à Lyon, puis je me suis engagé dans l'armée régulière. Voilà. Mais je crois que mon récit s'arrête un peu là. Je vois pas bien ce que je pourrais vous dire d'autre. A moins que vous ayez des questions à me poser.

ITW : Mais si vous avez des souvenirs précis, des anecdotes à nous raconter et puis si vous pouvez nous expliquer un peu comment fonctionnait cette armée secrète ??

RZ : Eh bien écoutez. Oui, oui, oui. Eh bien, écoutez. Les groupes francs de l'Armée secrète fonctionnaient de la façon suivante Il y avait un chef supérieur qu'on ne voyait jamais, qu'on ne connaissait pas, évidemment, heureusement d'ailleurs, et qui transmettait ses ordres à un autre qui transmettait les ordres au chef de groupe. Le chef de groupe lui on le voyait. Et nous avions des caches

différentes dans Lyon, dans des appartements, dans certains cas dans des garages, parce qu'on avait quand même quelques voitures. Il faut quand même qu'on vous dise qu'on avait quand même quelques voitures avec des faux papiers, avec des faux laissez passer. Voilà. Et nous étions pratiquement, disons, en alerte permanente. C'est à dire que 24 h sur 24, il y avait des gens qui étaient là, qui attendaient les ordres pour repérer des coups de main, un coup de main sur, par exemple, l'exécution d'un traître comme ça s'est fait distribution de tracts dans les cinémas ça nous est arrivé. Au lieu d'avoir des tracts et les balancer dans les salles obscures et puis repartait en vitesse balancée dans les rues de Lyon. Il y a eu des cas où on a fait sauter des magasins, on est obligé des sièges de la DB, du PPF, du siège, pas de la Gestapo parce que c'était difficile de les approcher. Oui, il y avait des franquistes différentes choses comme ça. Oui. Alors ça fonctionnait un peu comme ça nous étions un noyau de cinq ou six personnes et nous qui étions, qui étions coiffés par un chef qui lui avait des contacts avec les autres que nous ne connaissions pas. Et les ordres donnés venaient de ces personnes évidemment là. Et là, on participait à toutes sortes d'opérations, tout ce qu'on nous commandait de faire. Alors, pour ainsi dire, à mon avis, je vais insister là-dessus, on était, disons, un petit peu le fer de lance de la résistance, puisqu'on était dans le dispositif et on se battait pratiquement tous les jours et on était en danger 24 h sur 24. Parce qu'on pouvait être arrêté à tout bout de champ ou dans une salle de spectacle ou dans un bistrot parce qu'évidemment, fallait bien fréquenter les bistrots pour se réunir tous ensemble. Et même dans nos planques. Parce que moi, quand lorsque j'ai été arrêté par la Gestapo, j'ai un copain qui a parlé et la Gestapo est venu au domicile de ma petite amie à l'époque, qui a été arrêtée, qui a été gardée un mois ou un mois et demi avec eux. Donc ils ont fait irruption et ils ont fait irruption chez elle en pensant me trouver là. Mais évidemment, j'y étais pas. C'est elle qui a été embêtée à ma place. Alors voilà, voilà un peu comment fonctionnait les groupes. C'étaient des petits groupes bien compartimentés, ce qui fait qu'il arrive que maintenant encore, il y a beaucoup de gens qu'on ne connaît pas ou qu'on a connu après la guerre, mais pas pendant la guerre.

ITW : Donc voilà, qu'est-ce que vous aviez suivi ? Un entraînement militaire ?

RZ : Pas du tout. Pas du tout. C'est un peu par nous-mêmes. Quand est quand on était dans la résistance. Et bah au démarrage, Moi je n'ai pas un pistolet, mais j'ai vite appris. Je ne vais pas manier une mitraillette, mais j'ai également vite appris. Contrairement, contrairement au maquis, alors le maquis, c'est différent, nous avions des armes plus sophistiquées, des armes un peu plus lourdes. Alors là, il y avait des instructeurs qui venaient d'Angleterre, qui étaient issus des fameux SAS dont vous avez entendu parler. Le service Affaire spéciale. Et ces gens-là, évidemment, avaient eu un entraînement que nous n'avions pas eu, nous et ceux qui nous apprenaient un métier, par exemple les PIAT, les lance torpilles, les bazookas, les mitrailleuses, des choses comme ça. Voilà. Parce que nous, on ne savait pas. Évidemment, il fallait apprendre, mais on a vite appris. Parce qu'il faut dire la vérité, on en voulait.

ITW : Donc vous m'avez dit quand vous m'avez écrit je pense que ma déposition sera axée sur l'action de la jeunesse pendant l'Occupation. Maintenant. Avec un peu de recul qu'est-ce que vous en pensez ? Quel est votre état d'esprit ?

RZ : Bien, écoutez, je vais déjà vous situer l'action de la jeunesse. Dans les groupes où j'étais, il y avait énormément de jeunes. Oui, évidemment, moins de 20 ans, 20 ans. Enfin, on était quand même dirigés par des gens qui étaient un peu issus de l'armée. Par exemple, le capitaine Milan dont je vous parle était un capitaine de l'aviation, est un pilote de chasse qui avait déjà de la bouteille, qui connaissait l'armée, qui connaissait les hommes et qui savait commander. Donc on recevait des ordres précis et directs. Voilà. Alors il faut bien vous dire une chose que dans la Résistance, il y avait beaucoup de jeunes. Les chefs, évidemment, étaient des gens qui étaient déjà mûrs, qui avaient une instruction militaire, un passé militaire, un passé universitaire. Dans certains cas, il y avait des universitaires, il y

avait de tout. Voilà. Mais il faut dire une chose que la résistance a été constituée de nombreux jeunes. Par exemple, il y avait des jeunes qui étaient dans les chantiers de jeunesse, qui ont laissé tomber les chantiers de jeunesse pour entrer au maquis. Ça, vous le savez, ça c'est connu depuis longtemps. Je ne veux pas refaire l'histoire. Tout le monde le connaissait. Voilà. Mais en ce qui concerne, comment dirais-je, vous voulez peut-être dire la jeunesse de maintenant ?

ITW : Non. Vous, vous, à votre époque, vos motivations.

RZ : Les motivations disons étaient un peu celles-ci. Et quand on a vu rentrer les Allemands, on a été traumatisé. On a vu tout de suite qu'on était et qu'on était bagué, qu'on était dirigé, qu'on ne voulait pas faire ce qu'on voulait, vous voyez ? Et moi si, un petit peu là-dessus que je me suis heurté parce que moi j'aimais bien la liberté, évidemment, comme tout le monde. Voilà. Mais moi, ce qui m'a plus contrarié durant cette période, c'est qu'il y a beaucoup de Français qui aidaient des Allemands et c'est ça qui était triste. Il y avait des jeunes de nos âges qui étaient dans la Gestapo. D'ailleurs, moi quand j'ai été arrêté, il y avait des officiers allemands, notamment Barbie qui dirigeait le service, mais il y avait des Français, des Français et des Françaises. Il faut bien dire le mot, des petites amies de ces messieurs-là qui étaient en général beaucoup de gens de la Gestapo. Et je ne sais pas si vous on vous l'a déjà dit. Il y avait beaucoup de proxénètes, là, et ces gens-là avaient leurs protégées, avec eux, et des jeunes, des jeunes femmes qui avaient 22 ans, 23 ans très jeunes. Oui, et qui, lorsque l'on arrivait dans les locaux de la Gestapo, commençaient à nous dépouiller de tout ce qu'on avait, nous, nos bagues pour ce qui en avaient, nos montres, nos bracelets, l'argent. Voilà.

ITW : Et qu'est-ce que vous pensiez, vous, les jeunes qui étaient engagés dans les forces de la jeunesse ? Qu'est-ce que vous pensez du gouvernement de Vichy ?

RZ : Ecoutez, on pensait beaucoup de mal du gouvernement de Vichy. Évidemment, on n'aimait pas Pétain, évidemment. Parce que pour nous, Pétain, c'était un traître, hein ?

ITW : Oui, et au début

RZ : Au début de Vichy, eh bien disons qu'au début de Vichy, on a vu les choses un petit peu sous un autre angle, parce qu'à l'époque le gouvernement de Vichy était un gouvernement qui était terrible. Vous voyez, là-bas, il y a beaucoup de gens qui le prenaient, comment dirais-je, pour les braves gens, il faut dire les choses comme elles sont. Oui. Et c'est aussi au fil du temps qu'on a vu ce qui se dessinait quand on entendait par exemple parler Philippe Barriot et les partis de gouvernement de Vichy, on comprenait tout de suite que c'était la collaboration avec les Allemands. Il y a beaucoup de jeunes, beaucoup d'étudiants qui se sont braqués contre qui ont commencé à avancer dans des réseaux comme il faut. Oui, on va former des petits groupes comme on allait former nous-même des groupes indépendants qui n'étaient coiffés par rien du tout, qui étaient tout simplement des groupes, comment dire, qui étaient sorties spontanés. Voilà, tout simplement. Et après, évidemment, ceux qui en voulaient librement ont réussi à rentrer dans les réseaux, dans des réseaux ou dans des mouvements. Parce qu'il ne faut pas confondre réseaux, mouvements, c'était tout à fait différent.

ITW : Toute façon, Lyon était un secteur, surtout en 44. Lyon est un secteur extrêmement dangereux.

RZ : Ah oui, extrêmement dangereux.

ITW : très quadrillé, très quadrillé. Et quelles étaient vos précautions ? Cette façon de vous organiser?

RZ : Eh bien, disons, disons qu'à l'époque, voyez les précautions, on n'était pas tellement des gens qui avaient beaucoup de poids, de caution, parce quand on était jeune, on était fougueux et on faisait pas mal de bêtises, voyez. C'est pour ça qu'il y en a pas mal qui se sont fait prendre, disons bêtement, par exemple en transportant une arme se faisant prendre dans une rafle automatiquement tout de suite. On n'était pas tellement prudent, on était comme on dit, on était un petit peu, un petit peu fou. Voilà.

Nous on est un peu fous, un peu casse-cou et on se rendait pas compte de ce qu'on faisait parce que des fois on faisait des actions qui étaient vraiment des actions vraiment dangereuses. Quand on circulait par exemple dans les rues de Lyon, en voiture, avec des armes dans les voitures, des grenades, des choses comme ça, on pouvait se faire prendre à tout bout de champs. D'ailleurs. Alors c'est arrivé, mais on ne prenait pas tellement de précautions.

ITW : Et avec le recul, maintenant, vous dites que vous avez vraiment des choses.

RZ : Oui, avec le recul, je pense. On a fait oui des choses avec beaucoup d'inconscience et avec beaucoup et avec surtout beaucoup d'imprudence. Il fallait le faire et je pense que dans certains cas, si on avait été tous été prudents, qui auraient peut-être eu un petit peu moins de casse seulement on pensait pas au pire, on disait ça va arriver aux autres. C'est un peu comme le cas du cancer aujourd'hui. Maintenant, jamais c'est l'autre qui leur arrive et on pensait jamais à se faire arrêter. Et puis un beau jour, vous voyez, ça m'est arrivé ça, ça m'est bel et bien arrivé et je me suis trouvé dans les mains de la Gestapo. Là, voilà. Donc là, on avait des caches, on avait des caches d'armes, évidemment. Moi, je ne vois pas bien ce que je pourrais encore vous dire de plus.

ITW : Cherchez dans vos souvenirs. Si vous avez quelques anecdotes assez intéressantes à me dire sur vos opérations, sur les questions qu'on vous posait

RZ : Les questions qu'on nous posait à l'époque au moment de vous arrêter. Oui. Eh bien écoutez, au moment des arrestations, on nous posait toujours la même question. Par exemple, quand j'ai été arrêté place Chavannes, on m'a dit « Qu'est-ce que tu faisais sur la place ? » Parce que moi, j'ai dit tout de suite « mais je n'appartiens pas la résistance. J'attendais une jeune fille avec qui j'avais rendez-vous », et je me rendais bien compte que les agents de la Gestapo n'y croyaient pas du fait qu'on avait laissé une voiture sur cette place. Et dans cette voiture, on avait trouvé des mitraillettes et des grenades. Voilà. Et la voiture était au nom justement du capitaine Milan et lui n'a pas publié son appartenance à la Résistance puisque les papiers correspondaient. Donc il a été pris tout de suite et moi j'ai continué à nier. J'ai toujours dit que j'attendais une jeune fille sur la place ils ne me croyaient pas, je le voyais bien et je me rappelle au moment de notre arrestation. Là, c'était au mois de juin. Vous voyez, la terre était très dure. Je ne sais pas. Il y a d'un peu la sécheresse à cette époque-là, et j'avais un carnet sur moi, voyez, sur lequel j'avais marqué des rendez-vous et des choses comme ça. Je pense que je n'aurais pas dû faire. J'en étais bien embarrassé. Oui, je l'avais, je l'avais sous le ventre, j'essayais de l'enterrer, mais je ne pouvais pas, évidemment. Parce qu'il était quand même surveillé par les Allemands. On avait une mitraillette dans le dos et quand il y a eu une bagarre. Il y a eu des morts sur cette place où je l'ai déjà expliqué. Mais les Allemands, du fait qu'ils avaient eu un mort et un ou deux blessés, étaient furieux. Les agents de la Gestapo étaient fous. Et je me rappelle, là, ils nous ont fait lever et sans l'intervention d'un prêtre qui était dans cette église de la place Chavannes, qui a été courageux, qui est intervenu pour nous Et ben je crois bien que je pensais qu'on allait passer sur la place. Ils voulaient nous exécuter carrément. Alors ce prêtre leur a parlé. Ma foi, ils se sont calmés un petit peu ou quoi, et il a fallu à ce moment-là, on avait un camarade qui avait été tué sur la place et il a fallu qu'on défile devant son corps pour le reconnaître, évidemment. Mais évidemment, personne ne le reconnaissait, tout le monde le connaissait mais tout le monde niait. Alors c'est là que les premiers coups de poing ont commencé à pleuvoir. Et puis là, il y avait des gens qui s'étaient attroupés un petit peu plus loin. D'ailleurs, on se demande pourquoi enfin, pour voir ce qui se passait. Et là, les types de la Gestapo étaient tellement déchaînés qu'ils leur ont balancé plusieurs rafales de mitraillette. Alors je pas si y a des gens qui ont été touchés. On ne savait pas, évidemment. Et voilà, on nous a embarqués dans des voitures menottes aux bras, bien évidemment manu militari. Nous sommes arrivés dans les locaux de la Gestapo, de la place Bellecour. Là et là, ce sont des officiers allemands qui nous ont accueillis. Des grands types d'un mètre 80, un mètre 90. Oui, de la belle race allemande, il

faut dire la vérité, des grands officiers et les types de la Gestapo ont dit « on vous amène des terroristes ». Voilà, évidemment. Alors là, les Allemands commencent à nous taper dessus. Évidemment, ils ont commencé. Les coups ont commencé à pleuvoir. On est resté plusieurs heures, plusieurs heures, appuyé contre un mur sans pouvoir se retourner. Ou à chaque fois quoi qu'on se retournait, on prenait un coup de crosse évidemment dans les sentinelles allemandes. Et ensuite on a été mis dans des caves, on nous a mis dans des caves justement, j'ai profité de ce moment, j'avais des papiers dans des chaussettes, dans mes chaussettes et là j'ai réussi à les enterrer. J'avais les clés d'un dépôt d'armes que j'ai également enterré là pour pas pour ne pas avoir à répondre aux interrogatoires de ce que j'avais dans les poches évidemment. Bah, disons que les interrogatoires ont commencé là, devant un officier allemand qui par la suite s'est révélé être Barbie. On l'a su à la Libération que c'était Barbie. Alors là, il y avait des femmes allemandes, des femmes françaises que je vous ai situées toute à l'heure. Alors là, on nous a fait faire de la gymnastique. Ça me paraissait curieux aux yeux de beaucoup, de beaucoup. Je l'ai beaucoup fait. Et puis au bout d'un moment, j'en ai eu marre et je leur ai dit « Écoutez, je m'excuse, mais les coups de feu tout à l'heure m'ont détraquée. J'ai mal au ventre, il faudrait que aller au water » et j'avais encore des papiers sur moi que je voulais liquider et une sentinelle allemande qui m'a emmené aux water pour ne pas fermer la porte des voitures des water. Enfin, j'ai réussi à fermer la porte et à mettre les quelques papiers que j'avais, à tirer la chasse d'eau disons. Je me suis un peu débarrassé, mais enfin, ça c'est passé comme ça. Et ensuite on a continué les mouvements gymnastiques et ensuite on a été séparés les uns des autres. On se voyait plus, on était interrogés, disons séparément, alors on ne savait pas si de le copain avait parlé. On ne savait rien du tout, on ne pourrait pas le savoir. Voilà. Et les interrogatoires ont duré quatre jours, la nuit, le jour, à des heures différentes. Pendu par les mains, toutes sortes de choses. Voilà, tout sort de raffinement. Comme ils disaient, mais pas tellement. Mais là, j'insiste là-dessus, pas tellement par les Allemands, surtout par les Français, c'est grave de dire ça. Mais c'est pourtant la vérité. Il faut le dire par les Français, dont certains, dont certains courent encore. J'en connais un personnellement qui a pu dire ça me dérange pas de lire qui a participé à mon arrestation et qui est toujours bien vivant, qui a fait, disons quinze ans ou 17 ans de centrale. Enfin. Il a fait sa peine, mais il vit paisiblement dans la région lyonnaise à Collonges au Mont d'or. Il a été arrêté à la libération, il avait été condamné à mort, condamné à mort, sa peine a été commuée en travaux forcés à perpétuité, puis au bout de seize ou 17 ans, il est sorti et il vit toujours paisiblement dans la région lyonnaise. J'ai eu l'occasion de le rencontrer plusieurs fois.

ITW : Il sait qui vous êtes ?

RZ : Oui. Il sait qui je suis. Je sais qui c'est et je ne vous le cache pas. Passé un temps, j'avais carrément envie de le descendre. Et puis je me suis dit finalement, si je le fais, automatiquement, il y aura des doutes, on me retrouvera et je payerai. Mais je ne l'ai pas fait. Mais je ne cache pas. J'ai eu cette envie, j'ai eu cette envie. Maintenant, ça m'a passé. Oui, évidemment, mes souvenirs sont un peu lointains.

ITW : C'était quand même extraordinaire que vous promeniez avec les clés des dépôts d'armes et puis des documents importants.

RZ : Enfin des documents importants, c'est beaucoup dire. Mais dans certains cas, on était bien obligé. On ne peut pas se rappeler de tout. Et les clés d'un dépôt d'armes, il fallait les avoir parce que moi-même en avait confié à un groupe de quatre personnes. Oui, il n'y a que moi qui connaissais le dépôt d'armes. Alors quand il y avait une opération à faire, c'est moi qui, avec ma petite valise, allait chercher une ou deux mitraillettes, deux ou trois grenades que je ramenais à l'endroit où était la voiture. Mais mes collègues ne savaient pas où était le dépôt d'armes. Il n'y a que moi qui savait et le soir ou le lendemain, quand l'opération était terminée, on faisait l'opération inverse. On allait remettre les armes dans le dépôt quoique bien souvent, vous savez bien souvent, je vous le cache, j'avais un

revolver sur moi parce que je m'attendais à chaque instant une opération. Alors là, évidemment, on prenait, on prenait beaucoup de risques, mais il fallait quand même le faire, on était obligé. Voilà un dépôt d'armes et je suis sûr encore actuellement, dans des vieilles maisons on trouve, encore des dépôts d'armes. Des gens qui étaient responsables d'un dépôt, qui ont été pris, qui ont été fusillés, qui ont été déportés, le dépôt restait là, personne savait où il était. Et j'ai eu vent qu'il y a des dépôts qui ont été retrouvés, découvert après, mais enfin des documents importants disant qu'on n'avait quand même pas des documents très importants. Évidemment, mais dans certains cas, il fallait quand même bien un peu noter des rendez-vous. Oui, des rendez-vous. Il fallait faire un peu le c'était imprudent le stock de dépôt d'armes. On marquait en abrégé, mais on marquait quand même. Bon, voilà.

ITW : Par quelles actions vous avez préparé la libération de Lyon ?

RZ : Alors là, la libération de Lyon, c'est autre chose. Moi, disons que je m'en suis pas occupé puisque j'étais un simple maquisard. J'étais dans un groupe d'action. Là, on avait nos chefs, notamment le fameux colonel Marie Basset. Vous avez entendu ? On a entendu parler. C'est lui qui coiffait tous les maquis de la région lyonnaise, Le Beaujolais, enfin par-là, parce que dans l'Ain, c'était Romain Petit. C'est eux qui avaient, disons, qui recevaient les ordres de l'Ordre. Nous, on est fait des maquisards de base, on exécutait les ordres, tout simplement. Oui. Voilà donc comment ça s'est passé, en gros, cette organisation.

RZ : Ben écoutez, la libération de Lyon. En effet, on était au maquis. Puis un beau jour, on vous a dit il faut embarquer. On avait quelques gardes avec quelques camions, il faut embarquer, on fait la libération de Lyon et puis on est parti. On est parti disons. On est passé par la route de la route traditionnelle de Limonest pour rejoindre Lyon. La route de Limonest. Et c'est là qu'on sait qu'on s'est aperçu. D'ailleurs, on savait que les Anglais avaient bombardé les colonnes allemandes. Alors là, on a rencontré des cadavres allemands, des chars, des camions, des trucs qui brûlaient encore et on a fait la jonction avec des troupes, des troupes mécanisées nord africaines qui remontaient et qui remontaient au nord. La jonction a été faite, mais Lyon n'était encore pas libéré et on est arrivés dans les faubourgs de Vaise. On est arrivés par là et là, on s'est heurté tout de suite à des miliciens qui étaient cachés sur les toits et même des Allemands, des Allemands qui nous tiraient dessus. Alors il fallait grimper dans les étages pour les pour les déloger un peu. Alors c'était un peu des combats de rue, vous voyez. Si c'était pas un petit peu, c'était des combats de rue, c'était des combats qui est extrêmement dangereux parce qu'on risquait de se faire flinguer à tout bout de champs. Et ensuite on a progressé dans les rues de Lyon et d'autres groupes qui ont progressé par ailleurs évidemment, la libération de Lyon, ça c'est bien connu, moi je la connais pas en détail, mais enfin en ce qui me concerne, moi c'est ça. Et on s'est retrouvés et on s'est retrouvés sur les quais de Saône. On a été attaqués par des miliciens qui étaient sur les toits. Là, il a fallu qu'on se bagarre un bon moment. Ça avait déchainé une fusillade formidable et je me rappelle de l'autre côté de la Saône, il y avait des fusiliers marins qui nous prenait pour des miliciens, qui nous tiraient dessus et à celui qui a une estafette qui voir pour leur dire « attention, vous tirez sur les FFI ». Je me rappelle si vous voulez une anecdote ou il y en avait, on avait un car et dans ce car on avait des obus de Bazooka armés évidemment qui était qui n'était pas explosé et le chef était là-haut. Et vous le voyez là en photo, C'est le capitaine Dominique. C'est un Corse également qui nous avait dit « ces obus il ne faut pas les embarquer parce qu'on sait jamais ce qui peut arriver ». On n'a pas exécuté ses ordres, on se trimbalait dans les rues de Lyon avec ces obus. Et quand on a été attaqué par les miliciens évidemment, et des rafales de mitraillette qui ont décapité le car, les balles claquent un peu, un peu de partout. Et on a eu la chance qu'il y a pas une balle qui ait tapé au milieu de ces obus parce qu'évidemment le canon explosait. Puis alors là c'est un peu l'anecdote. Donc on a eu un peu, un peu de la chance, beaucoup, beaucoup de chance, beaucoup de chance, mais beaucoup de chance. Voilà, il y en a d'autres. Par exemple, je pourrais vous raconter, si vous voulez, l'attaque d'un dépôt de la milice qu'on a réalisé le 26 mai 1944 pour le bombardement de Lyon. Vous

avez entendu parler de ça là. Alors c'est une opération qu'on avait préparé déjà depuis pas mal de temps. C'est un dépôt qui était gardé par les miliciens. Dans ce dépôt, il y avait des victuailles, des aliments, des boites de thon, enfin tout ce qu'on peut imaginer qui était réservé aux chantiers de jeunesse, aux miliciens, aux Allemands un petit peu. Il y avait des vêtements, des chaussures. Il y avait des tonnes de matériel. Voilà. Et cette opération devait se réaliser on ne sait pas encore exactement. Et ça avait pour but de prendre toutes ces victuailles, tous ces vêtements et les transporter dans les maquis de l'Ain. C'est le maquis du colonel Romain Petit qui devaient en bénéficier et l'opération n'avait pas été fixée Lorsque le bombardement du 26 mai 44 est arrivé. Et là encore, j'insiste là-dessus, comme nous étions en permanence sous tension, l'opération et l'opération a été déclenchée immédiatement et alors il y avait des camions, il y avait des voitures et on a profité pas du bombardement parce que le bombardement était terminé. Mais dans l'après-midi, il y avait une grosse panique. Évidemment, les ambulances circulaient de partout, les pompiers et nous on avait une grosse ambulance de l'armée avec une grosse Croix-Rouge, voyez là. Et on a circulé dans les rues de Lyon toute la journée, avec des brassards rouges, des brassards blancs croix rouges qui nous avaient été procurés par des amis qui étaient à la croix rouge évidemment. Et on a attaqué ce dépôt, ce dépôt qui était gardé par plusieurs miliciens. Nous sommes rentrés dans le dépôt, on a neutralisé les miliciens, évidemment, là, des camions sont arrivés et on a chargé les camions, on a ramassé tout le matériel et on a profité de ce bombardement parce que, bon, on n'a pas été absolument pas inquiétés, rien du tout. Les camions, l'ambulance a circulé toute la journée dans Lyon et on n'a pas eu de problème.

ITW : Fallait un certain culot quand même

RZ : Ben oui, mais oui, oui, mais on a profité de cette occasion. Il fallait du culot, bien sûr. Oui, bien sûr, Mais personne, ni les Allemands, ni la milice s'est rendu compte qu'en étant en train de faire un dépôt de munitions, ils y pensaient pas. On était une ambulance. Il y a eu, il y a des gens qui transportent des blessés, des morts comme ça. Oui. Et avait un type qui était debout sur le marchepied, qui sifflait pour faire voir qu'il fallait aller vite. On transportait des vêtements, des chaussures, des victuailles qu'on avait cachées dans plusieurs dépôts. Et ensuite tout ça a été acheminé dans les maquis de l'Ain. Alors, il y a notre travail. Voilà en quoi consistait notre travail à faire des opérations au sein du milieu du dispositif allemand et milicien pour ainsi dire. Donc évidemment, on prenait de gros risques, mais on n'y pensait pas. On pensait jamais qu'un jour on pourrait être arrêté. Et puis un beau jour ça se produisait. Voilà. Ah oui, pour vous dire, là ça a été un coup qui a été, qui a été pour ainsi dire commandé immédiatement. Et moi je pense qu'il a été bon parce qu'il y a eu une confusion formidable que si on avait fait autrement, peut-être qu'on se ferait prendre.

ITW : Vous en avez profité

RZ : Ah oui, on en a profité. Oui, oui, bien sûr, bien sûr.

ITW : Ah ce que je vois là… (photos)

RZ : Bien, écoutez, ce que je vois au mur, bah là sur la droite, vous me voyez, moi, je suis reconnaissable. En face, le monsieur à moustache qui ressemble un peu à un Georges Brassens, vous voyez, c'est le cas de le dire, s'appelle le capitaine Dominique, de son vrai nom Zaninni. C'est un homme qui venait des SAS d'Angleterre et qui commandait le maquis où j'étais. Voilà, ça a été un homme qui a été très, très actif, qui a fait énormément, qui a fait énormément de travail. Et à côté, c'est un camarade qui s'appelait, c'est un Juif qui était au maquis avec nous. Il était avec son père et s'est battu comme nous. Enfin là c'est les trois, côte à côte. On était tous au maquis ensemble et d'ailleurs on a toujours des contacts, on se voit toujours de temps en temps parce que on a gardé disons des bonnes relations.

ITW : et en haut à droite ?

RZ : En haut, à droite, là. Eh bien, c'est tout simplement que là

ITW : Non au-dessus

RZ : Alors aussi, là, je peux vous. Le colonel Marie Basset, c'est un point, là, c'est un ami que j'ai connu après la libération, qui était également dans aussi, disons, le, fameux colonel Marie Basset, qui est décédé là, à sa droite c'est un ami qui faisait partie du service spécial, qui était également dans un maquis. Et j'ai connu à la Libération que je vois fréquemment maintenant. Voilà, à gauche du colonel Marie Basset, c'est également un homme du service spécial qui est malheureusement décédé l'année dernière aussi, il a fait énormément, énormément de travail dans la région de lui. En fait.

ITW : et l'insigne là-haut.

RZ : L'insigne Bah c'est un insigne qu'on avait à ce moment-là au maquis parce que disons que nous avions pas mal d'aviateurs au maquis, des gens, des gens qui étaient dans un fort qui appelait le fort de XXX. là qui étaient militaires de carrière, qui étaient aviateurs. Et ensuite, comme évidemment, il n'y avait pas d'avions, et puis c'était l'armée d'armistice, ces gens-là ont été transformés en pompiers de l'air, c'est à dire c'était comme les pompiers de Lyon et on les appelait les pompiers de l'air. Et puis un jour, ces gens, ils étaient commandés par un aspirant qui s'appelait le Bocetti et qui était de Fontaine sur Saône que je connaissais très bien et mon père et le connaissait également et pouvez des contacts ensemble. Et ils sont montés nous rejoindre au maquis où j'étais là et voilà. Et ils avaient fait fabriquer cet insigne et ça voulait dire enfin, un peu curieusement, Forces aériennes françaises de l'intérieur, enfin, Force aérienne évidemment, du fait que c'étaient des aviateurs

ITW : au sol

RZ : Oui aviateurs au sol. Et c'est un insigne qu'on a porté jusqu'à la Libération. Oui, et j'ai conservé, disons pieusement voilà qui est un peu altéré par le temps.

ITW : et vos décorations pouvez-vous les détailler.

RZ : Voyez la première jaune et verte, c'est la médaille militaire j'ai la Croix de guerre, avec une citation obtenue en fait, la médaille après c'est la médaille des évadés. Ben j'ai eu droit puisque je me suis évadé et évidemment j'ai la croix du combattant volontaire 39-45 puisque, je précise j'étais combattant volontaire, j'ai la médaille du combattant volontaire de la Résistance, la Noire et Rouge et la Croix du combattant que tous les combattants ont, puis l'autre c'est la commémorative que tout le monde possède. Voilà.

ITW : Excusez-moi, j'étais.

RZ : On était toujours un peu dans l'euphorie. Vous voyez ? Et on s'est vite aperçu qu'il y avait des gens qui n'avaient participé à rien, qui s'étaient emparés de tout. Est-ce que je dis ça ? Il y avait pas mal de gens qui circulaient dans les rues de Lyon. Il y avait des maquisards en pagaille, il y avait des gens de la résistance en pagaille que personne n'avait connu. Vous voyez. Et là, évidemment, on a ressenti, disons, une grande amertume. Et ensuite je suis parti dans l'armée, dans l'armée régulière. Et là, je me suis vite aperçu également qu'on n'était pas aimé. Les FFI n'étaient pas aimés dans l'armée régulière et là

ITW : vous étiez dans l'armée de Delattre ?

RZ : Non. J'ai été et je suis rentré dans l'aviation parce que je voulais faire une carrière de pilote et je n'ai pas pu à cause à cause de la vue. Oui enfin, j'ai quand même continué un peu dedans et je me suis vite aperçu que les F.F.I n'étaient pas aimés parce que moi, par exemple, j'étais sergent-chef. Ces gens-là qui n'avaient pas fait la guerre, qui s'était cachés et qu'on appelait les « naphtalinar ». Je pense que vous avez entendu dire ça, ceux qui avaient caché leur uniforme militaire dans la naphtaline et qui

l'ont ressorti à la Libération. Et ces gens-là nous haïssaient, il faut dire le mot, parce qu'ils ne pouvaient pas comprendre qu'un type qui avait fait de la résistance, qui avait fait le maquis, était sergent-chef. Pour eux on était rien du tout. Et là, j'ai commencé à me dire. J'ai commencé à me poser des questions Mais pourquoi ? Finalement, je me suis battu ? Il y a beaucoup de gens dans mon corps qui l'ont pensé et au fil des années, au fil des années, je me suis rendu compte que j'avais été un peu dupé. Et pour la bonne raison encore, je vous situe encore une autre chose j'ai été torturé par la gestapo. Comme je l'ai dit, j'en ai, j'ai des grosses séquelles, je ne vais pas vous les citer mais j'ai des grosses séquelles qui m'handicapent énormément. J'ai demandé une pension militaire auquel normalement j'avais droit. Cette pension m'a été refusée parce que je n'avais pas à l'époque fait faire des constats et je n'avais pas les certificats d'époque. Voilà ce qu'on m'a sorti et il aura fallu qu'à l'époque, quand je me suis évadé de la Gestapo, que je rentre dans un hôpital, les gens actuellement trouvent ça normal. Fallait que je rentre dans un hôpital, faire faire des radios, faire faire des certificats, dire j'ai été arrêté par la Gestapo, j'ai subi des traumatismes, j'ai été torturé, j'ai été tabassé. Il aura fallu que je prévoie à cette époque, j'allais demander une pension. 40 ans après, au lieu. Évidemment, on ne pensait pas. Et quand j'ai fait cette demande de pension il y a cinq ou six ans, j'ai fait des démarches et j'ai retrouvé un médecin. Je peux même citer son nom qui s'appelle le professeur Allègre, qui est bien connu dans le milieu lyonnais, qui est à la retraite maintenant, qui m'a fait un certificat en relatant tous les faits de l'époque mais ce certificat n'a pas suffi parce qu'on me dira mais oui, mais le professeur Allègre dit bien qu'à l'époque, il n'a pas pu faire des examens approfondis. Évidemment, on était dans les bois, on ne pouvait pas faire des examens approfondis. Donc ma pension a été refusée. Je me trouve sans rien. Et moi, à mon avis, je considère que c'est une injustice flagrante, flagrante et je considère que j'ai été dupé et même je dirais plus que j'ai été spolié. J'appelle ça une spoliation. Voilà, et j'en garde une grosse amertume. Je ne regrette pas ce que j'ai fait parce que si c'était à refaire, peut être que je le referais évidemment. Si j'avais le même âge, maintenant, ce ne serait plus pareil. Mais disons que je suis quand même profondément irrité de voir ce qui se passe et de voir des injustices qu'il y a notamment envers les résistants. Parce qu'on a été délaissé, on a été abandonné et à une certaine période, on a été considérés comme des chiens, comme des bandits, alors qu'on n'était pas du tout des bandits.

ITW : Oui comme des voyous ..

RZ : Il y a eu, il y a eu certaines personnes qui se sont mal conduites, évidemment, mais enfin ça n'a pas été le cas chez nous puisque nous étions des maquis militaires encadrés par des militaires. Alors disons que j'en garde une grande amertume et des moments je me pose quand même la question mais pourquoi je me suis battu. On est en droit de se poser la question.

ITW : Il y a peut-être deux choses différentes. Il y a vos raisons à vous, pourquoi vous êtes battus à l'époque : la liberté, vous en aviez été privé, vous vouliez la récupérer

RZ : La reconquérir, bien sûr.

ITW : Pour votre pays. Et puis il y a toutes les autres questions qui se sont greffer là-dessus De rivalités, Oui.

RZ : Les injustices surtout politiques, c'est ça, c'est ça, c'est ça.

ITW : On peut faire quand même deux plans

RZ : Oui, je suis de votre avis, on peut. Et quand c'était nécessaire, il fallait le faire, il fallait l'avouer. Mais des moments, on est quand même en droit de se poser la question. Oui, parce qu'on a été et on a été complètement abandonnés. Voyez mon corps, moi, mon corps personnel n'intéresse personne. Je ne mens pas. Il y a même certaines personnes à qui il ne faut pas parler de la résistance parce qu'ils ont voté pour des imbéciles. On vous croit pas. Par exemple, ce que je vous ai raconté, je le raconterai

pas à tout le monde parce que les gens diraient « c'est un usurpateur » . Il y aura comme il raconte des histoires. L'important c'est la vérité. Tout ce qui s'est passé, ça s'est passé simplement. C'est tout. On n'était pas des ados, on était. Oui, c'est pour ça le téléphone. On n'était pas des héros, on était. On était des jeunes Français comme tout le monde, qui voulions reconquérir la liberté. Seulement la liberté. Je pense qu'elle a été un peu gaspillée quand même. Oui, maintenant la liberté a été gaspillée. Quand on voit ce qui se passe, je pense qu'elle.

ITW : Maintenant, elle paraît tellement évidente qu'on ne peut pas penser qu'un jour on en aura plus

RZ :. C'est pour ça que quand je parle avec des jeunes, je leur dis bien sûr tout ne gaspillez pas la liberté que vous avez parce que vous ne savez pas ce que c'est que de la perdre son prix. Voilà. Et il y a beaucoup de jeunes qui ne comprennent pas. Il y en a qui ne comprennent pas tous, hélas ! Voilà un peu tout ce que je peux vous dire. Je ne sais pas bien ce que je pourrais vous dire d'autre. Je ne sais pas si vous avez vu d'autres personnes qui vous ont raconté autre chose. Je ne sais pas ce qu'elles ont pu dire. Je ne sais pas du tout.

ITW : c'est très bien ce que vous avez dit

RZ : Moi je vous ai situé, je voulais insister là-dessus sur toute l'action du militant de base parce que ça n'a pas toujours été bien situé. Et je pense à mon avis que sans les militants de base, il n'y aurait pas eu de résistance, un peu de résistance parce qu'il fallait des chefs, mais en fait il ne fallait pas que des chefs quand même, il fallait des hommes d'action comme nous étions nous.

ITW : L'armée secrète a quand même été très privilégiée en armes et son organisation a été aussi très privilégiée

RZ : Oui, oui, oui, oui, bien sûr, bien sûr, même.

RZ : Ah oui, on est très structurés, bien sûr, c'est important, bien sûr, et il fallait que ce soit important parce qu'autrement on n'aurait pas.

ITW : C'était la branche militaire de la Résistance

RZ : évidemment. Voilà, voilà. À fait. Il y a eu des rivalités entre les FTP, les F.F.I. Ça, tout le monde connaissait. Il n'y a pas besoin des cités, tout le monde est au courant, il n'y a pas de doute.

ITW : Je vous remercie.

RZ : Voilà, je pense que c'est à peu près concret. Je pense que ça veut dire ce que ça veut dire. Voilà. Evidemment, si on était rentré dans les détails, il faudra plusieurs jours parce que des actions, on en a fait en pagaille.

SUITE

RZ : Alors là, je venais de vous dire que mon copain Bob était donc parti au maquis. Et moi je dis à mes parents « bah Il y a plus de problème maintenant, je sens que je suis surveillé je suis sûr, il faut vraiment que je parte ». Mais je repartirai quand même à Lyon pour voir mon ami avant de rejoindre le maquis, ce qui était je pense un peu normal et me voilà embarqué à Lyon je prends le train bleu, je repars toujours aux même heures. C'est une erreur grossière que je arrive à Lyon et j'avais l'habitude de passer entre deux wagons où on ouvrait les portes et on sautait entre les entre les deux wagons. Je saute du wagon ce que je refais, je saute du wagon, tac et je me retrouve nez à nez avec trois types de la Gestapo que je reconnais bien pour avoir été du groupe de ceux qui nous avaient arrêté quelque temps et qui me disent « Tu es cuit. Suis-nous », là je me dis « il n'y a plus rien à faire » alors là, il faut que je situe l'endroit parce que ça vaut quand même le coup de situer l'arrêt du train bleu qui était là,

le quai de la Pêcherie, et entre l'arrêt du train bleu, le. Il y avait ce qu'on appelle le pont, un pont qui s'appelle le pont du Change qui a été démoli, puis qui avait été, qui avait sauté par un gué. Enfin bref, un peu ancien, pour vous situer. Et moi j'étais entraîné par la Gestapo. J'avais repéré ce pont, évidemment que je connaissais très bien puisque j'empruntais fréquemment et j'avais vu que de l'autre côté du pont, il y avait des tractions avant, pas de l'autre côté du pont de la Saône mais de l'autre côté du travers du pont, des tractions avant qui était arrêtées. Et je voyais bien que la Gestapo m'entraînait vers ces voitures pour m'embarquer. Et moi je me suis dit dans ma tête, ça trottait vite je me suis dit « s'ils m'embarquent là bas, c'est fini, je suis cuit, terminé ». Donc j'ai marché devant et en arrivant à la hauteur du pont du change, j'ai traversé le pont du champ en travers et arrive à ce moment-là dans une superbe détente et je les ai écartés et je me suis tiré bride abattue, toutes les jambes à mon cou. J'ai traversé le pont du change. Ils ont été surpris. Ils n'y avaient pas de mitraillettes, ils n'avaient pas d'armes, mais des revolvers. Et évidemment, je me suis mis à courir de toute la force de mes jambes parce qu'il fallait que je me sauve à tout prix. Et là, ils ont tiré dessus. Encore un coup, ils m'ont tiré dessus, j'entendais siffler des balles à mes oreilles et par miracle, j'ai pas été touché. J'ai réussi à traverser le pont sans me retourner évidemment, et j'ai emprunté le quai, Romain Rolland je ne sais pas exactement du nom du quai et j'ai enquillé pardonnez-moi l'expression On parle comme cela à Lyon. J'enquille à la première traboule. Parce est inutile de vous dire que je connaissais bien les traboules du vieux Saint-Jean, puisque j'avais une planque. J'ai enquillé à la 1ere traboule. Et j'ai une fois fermé la porte derrière moi et toujours en courant qu'il y ait une deuxième traboule, j'ai fermé la porte et je me suis retrouvé rue du bœuf au numéro douze chez la petite amie où j'avais une entrées. Et là, je suis rentré en ayant soin évidemment de refermer la porte derrière moi. Je suis monté, elle habitait au 1er étage, j'ai frappé chez sa mère, sa mère était là. Je suis rentré, j'ai dit « écoutez, je suis poursuivi par la Gestapo. Il faut que je me cache », il n'y a pas de problème. Donc je me suis caché dans l'appartement. Rien ne s'est passé, c'est passé comme ça. Et le soir ma petite amie est rentrée de son travail. Voilà ce qui se passe, je suis poursuivi par la Gestapo, il faut que je me planque. Je ne peux pas partir comme ça parce que je risque de me faire reprendre ». Elle me dit »Il n'y a pas de Le problème, « Je me cache et le lendemain matin, elle travaille au même endroit vers chez de la bourse. Elle va prendre son poste. C'est 7 h 45 à peu près le matin, elle descend dans la rue, je l'entends partir et quelques instants après je l'entends revenir. Elle dit « faut pas sortir. Il y a des Allemands, il y a des types en civil qui sont là, qui fouillent les maisons, qui entrent, qui sortent, qui cherchent. Certainement. Ils ont l'air de chercher ». Est-ce que c'est pour moi ? Est-ce que c'est ? J'étais coincé je ne pouvais pas sortir. Alors là, je me suis planqué dans une soupente. Pendant que l'opération se déroulait, je me suis mis dans une soupente, je m'étais mis des valises devant tout le monde qui est au-dessus des water. Je me rappellerai toujours dans ces grandes maisons de Saint Jean qui sont immenses, et je suis resté planté là toute la journée, là, le soir, l'alerte était terminée. Et peut-être des types étaient peut être montés dans l'immeuble. Et le lendemain matin, le calme semblait revenu dans le quartier. Je me suis dit, je peux pas rester là parce que là, je suis prudent. J'ai encore pris en main dans la gueule du loup, je vais me faire coincer. Enfin bref, ma petite amie, je sais pas comment elle s'est débrouillée, elle a réussi à me trouver une bicyclette et le lendemain je suis parti en bicyclette en évitant évidemment les rues principales de Lyon, en évitant la ligne du train bleu sur laquelle évidemment j'étais certainement bien repéré je suis parti par Vaise et je me suis dit mais où est ce que je vais aller comme ça, à bicyclette. Évidemment, rejoindre le maquis comme ça, j'aivais mon point de chute, mais c'était pas bien facile. Alors je suis parti la nuit à Neuville sur Saône. Sauf qu'elle était dans un endroit qui s'appelait le parc un peu isolé, dans une maison isolée et je me suis caché d'ici peu, je suis poursuivi par la Gestapo. Le papa est au courant, la maman également est au courant. Il faut que j'aille au maquis. Voilà. Seulement, elle me dit « Tu ne peux pas rester là parce que si les Allemands viennent à Fontaine, ils vont faire la relation, ils reviendront ». Je restai ici le lendemain. Mon beau-frère, qui était assez jeune à l'époque, est parti en bicyclette pour voir ce qui se passait. Il arrive au

train bleu et il y avait encore des types de la Gestapo ou des miliciens qui cherchaient. Je ne sais pas si c'est pour moi. C'est peut être prétentieux de dire ça, je n'en sais rien en fait. Mais ils cherchaient quelqu'un ou des gens, je ne sais pas. Quand il est monté à la maison, il m'a dit « Demain, c'est pas le jour de partir parce qu'il est cerné ». On fouille de partout donc je reste encore en plan quinze jours et le lendemain il a commencé. Le système d'alerte était passé. On m'a dit bon bah ce n'est pas moi, il n'y a pas de problème, on peut partir. On est parti en bicyclette. J'étais à St Romain au Mont d'or chez des amis qui s'appelaient Péchard dont le travail au chemin de fer et d'ailleurs, j'ai appris par la suite, qu'il faisait partie de résistance. Je m'explique ce qui se passe. Aucun problème qui reste planqué sur la terre. Je. Pas grand-chose, mais je connais très bien le chef de gare. Du coup, en honneur qui s'appelait Monsieur Jacob, qui était un type de la résistance également alors que je ne le connaissais pas, il m'a. Il faut que je rejoigne le maquis et j'ai un ami proche, il faut que je parte. Bon, même si y a pas de problème, on va arranger le coup. Je vais voir ça. Et ça s'est arrangé pour le lendemain. À telle heure à la gare de Couzon, il y aura un train de marchandises qui ralentira le chef de gare des trois fois. Toujours prenant une vigie, le train ralentira l'entrée de Villefranche. Chose qui en fait. Le lendemain, je me pointe à la gare, mais au bout d'un moment, il y a un train qui s'arrête. C'était le train. Je saute dans une dans une vigie parce qu'il y a mystère. Le train ralentit. Non, je n'en sais rien, c'est un autre problème. Toujours est-il que je suis monté dans une vigie. Je me suis planqué et arrivé à l'entrée de Villefranche, le mécanicien du temps a sifflé. C'est un signal. Là, j'ai sauté du train dans la campagne et j'ai rejoint Villefranche à pied. Mon point de chute qui était je me souviens pas exactement, mais je me souviens encore du nom de la personne qui était un monsieur que j'ai revu dans l'armée de l'air parce que j'y étais et qui s'appelait le capitaine Poncet. Et aussi on s'est revu comme ça un jour dans maistre et on a discuté de cette affaire évidemment. Jamais de point de chute et vous devez m'emmener dans un monsieur. Je suis bien au courant pour problème et tu restes là pour la nuit à manger, évidemment. Et le lendemain matin, re-départ pour une ferme du côté de Charentay qui était isolée dans la nature. Là. Et on m'emmène là et là. Et là, évidemment, avec tous les coups que j'avais pris, j'étais malade, j'étais pas bien portant, je suis resté et on donné dans cette ferme. Et là j'ai retrouvé plusieurs, plusieurs copains, dont mon copain Bob qui avait rejoint le maquis là par la même mafia que moi et qui m'a accueilli à l'alignement, je lui dis voilà ce qui s'est passé, tabassé, torturé, que mes copains sont arrêtés, on sait pas ce qu'ils sont venus et on est resté dans cette ferme. Et on était une dizaine hébergés par ces braves paysans. Mais évidemment, ce n'était pas très rassurant non plus parce que on était pas tellement Villefranche et pas tellement la route nationale dans un coin qui dure quelques jours, Les poules. Et comme j'étais et j'étais malade, on avait à ce moment-là un semblant d' infirmerie qui s'était montée dans un hôtel chez nous, chez madame Colvert. Je me rappelle encore des noms et à saint Etienne le XXX. Et il y avait des gens qui étaient en vacances, c'était au mois de juillet. Oui, et ma mère en a eu deux dans une chambre avec un autre gars qui était également malade. Et à ce moment-là, il y a deux médecins, deux médecins qui étaient déjà au maquis, qui sont arrivés pour pouvoir manger. Et qu'est ce que je me rappelle de leur nom ? Il y avait le docteur Mignoni et le docteur Allègre qui est un homme bien connu à Lyon, qui a été celui de Lionel d'ailleurs, qui est toujours vivant et qui nous a soigné avec les moyens du bord évidemment avec ce qu'il avait, c'est à dire avec peu de chose. Et ensuite ils nous ont dit mais de toute façon, vous pouvez rester là parce que là on est grillés, c'est trop dangereux, Il faut partir. Partir dans la montagne va. Alors là, on nous a emmenés dans la montagne, on s'est trouvé dans une ferme qui s'appelait la ferme Sainte Marie dont je vous ai parlé, ferme et située sur le temps. On va très loin là et là, à ce moment là, ça s'appelait le camp de Sainte Marie, où il y avait une centaine de types qui étaient partis dans la ferme aux alentours. Et c'est un maquis récent qui s'était monté là. Et par la suite, ce maquis s'est appelé le bataillon Dominique parce que nous avons été coiffés à ce moment-là par l'armée secrète, évidemment. Et c'est le commandant Dominique Zaninni qui est un ancien et qui était un type des SASA qui avait été parachuté, qui est là derrière, mais qui a pris le commandement de ce maquis. Et là je me suis trouvé,

disons, par hasard, au maquis, parce que mon destin n'était pas d'aller au maquis. J'étais dans la clandestinité normalement, si rien ne s'était passé, j'aurais dû rester dans la clandestinité, dans Lyon ou dans l'Ain jusqu'au bout. Et enfin, les choses se sont pas passées comme j'ai voulu. Enfin bref, nous nous sommes organisés dans ce maquis et nous avons participé à l'opération et un beau jour, un beau jour, j'ai vu arriver mon père. Mon père est arrivé avec une soixantaine d'aviateurs et ces aviateurs je vais vous les situer Il y en a un qui s'appelait qui était aspirant, Il s'appelait Rober Boquetti. Je veux qui est un camarade, un ami d'enfance de mon père que je connaissais très bien, qui était militaire de carrière également et qui allait été transformé en pompier de l'air. Et c'était une espèce d'armée qui était habillés en militaire et qui aidait les pompiers de Lyon pour les bombardements, pour les feux, les choses comme ça. Et comme, parmi eux, il y a pas mal de gens qui avaient l'idée de résistance et qui ont été en contact avec mon père. Et comme mon père avait également le contact du maquis que je lui ai donné au cas où il y avait quelque chose et d'ailleurs j'ai bien fait. Et mon père, c'est un homme qui avec ses 62 hommes qui nous ont amené camion, matériel, médicaments, pour nous, c'était une aubaine considérable et mon père m'a relaté ce qui s'était passé et que j'ignorais il m'a dit « quand tu es parti au maquis. C'est qu'un beau jour, la Gestapo s'est terminée chez nous à Fontaine ». Mais qu'est ce qu'ils ont fait ? «Bien, ils sont venus en disant « Nous sommes du maquis, On recherche votre frère. On sait qu'ils ont tous été arrêtés, on leur a fourni un groupe. On a beaucoup. Alors si votre fils est là, et mon père « non n'est pas là. Il est à la campagne, il est en arrêt maladie, il ne sait pas du tout. Il est pourtant dans leur camp ». Un type qui sort un revolver. Je me rappelle un revolver que j'avais eu dans un parachutage en anglais et qui est une grosse en bakélite et qui avait été cassé dans le temps. Mon père connaissait bien puisque les transportait toujours sont morts. Et ce type. Il pose le verre sur la table de la cuisine et mon père m'a dit Mais quand j'ai vu ce revolver l'a reconnu, j'ai pensé que c'était le sien et je me suis dit nous sommes pas les résistants, c'est les type de la Gestapo et je suis pas tombé dans le piège. Heureusement et disent à mon père et écoutez, coûte que coûte, on donne rendez-vous. Nous on sera là, on sera bien comme ça, on aura des journaux à la main qui viennent nous chercher. Ils disent à mon père « écoute On ne lui a pas dit Ecoutez donc, tu viens avec nous, mais avec des viens avec nous. Mon père s'est dit Bah ça y est, je suis arrêté. Évidemment. Et la vérité ? Il y avait deux tractions, trois Il s'est arrêté dans une rue plus loin et là, mon père arrive et qui était assis au fond de la voiture entre deux types de la gestapo ma petite amie qui était là. Évidemment, mon père me dit J'ai pensé tout de suite que c'est elle qui t'avait vendu, mais elle a pas perdu les pédales et dit à mon père que ces années, oui, « aujourd'hui je suis bien coincée et je peux pas venir chercher mes chaussures ». Puisque vous l'avez dit, mon père était cordonnier, mais il viendra un jour à mon père à faire la un et certainement à arrêter. Et mon père leur dire « Écoutez, si vous êtes de la résistance, il ne faut pas rester dans ce coin parce que c'est dangereux. Il y a beaucoup d'Allemands et beaucoup de miliciens il vont essayer de vous faire arrêter. Alors là, j'ai été de la Gestapo. On a dans la voiture, on a beaucoup, beaucoup d'armes, on risque pas grand chose et ils sont partis et mon père s'en est tiré à bon compte. Mais enfin il pensait bien est arrivé et ils ont embarqué ma petite amie. Ils l'ont gardé pratiquement jusqu'à la libération et mon père m'a raconté tout ça, évidemment quand je l'ai revu au maquis. Et là, évidemment et il a fermé sa boutique, il est parti et il a envoyé ma mère à la campagne, dans la nature. Nous nous sommes donc en juillet 1944 dans ce fameux bataillon Dominique. Et là, nous avons participé à des actions armées, des sabotage parce qu'il fallait bien faire quelque chose. Alors là, on a participé à quelques parachutages parces qu'il y a un terrain de parachutage dans le Haut Beaujolais au col de la CasseXXX si j'ai bonne mémoire. Le terrain s'appelait Héliotrope et là il y a eu des parachutages d'armes et de munitions évidemment, les parachutages, voilà le plateau même des SAS qui ont été parachutés et qui n'ont que les maquis auxquels j'ai participé deux ou trois fois ces parachutages. Mais les trois quarts du temps, on nous envoyait garder les routes. Parce que inutile de vous dire, quand il y avait des parachutages de prévu, il fallait garder toutes les routes dans la plaine pour éviter que les Allemands montent le cas où le parachutage aurait été

eventé . Nous on était du côté de Villefranche, il y avait des maquis dans la ville, évidemment, qui faisaient le même travail dans l'autre vallée pour empêcher les Allemands, les Allemands de monter au cas où. Évidemment, nous, on était un peu moroses. On aurait bien aimé assister aux parachutages, mais il fallait quand même faire des barrages. Alors on faisait ces fameux barrages sur les routes et des fois, le corps serré, on entendait au loin les avions qui arrivaient et on disait en parachutage « qu'est ce qu'on aimerait être au parachutage » Mais évidemment, on était dans certains cas plus utiles sur le bord de la route que des opérations, disons, de routine. Voilà. Qu'est ce qu'on a fait encore là bas. Là, un jour, nous avons attaqué le train blindé parce qu'il y avait un train blindé qui faisait la navette entre Lyon et la ligne qui remontait jusqu'à Chalons, trains montés par des Allemands. Un jour, une opération est montée dans la plaine. On a attaqué le train. Inutile de vous dire qu'avec l'armement que nous avions on n'a pas fait beaucoup de mal. On a même subi eu des pertes. On est obligé de battre en retraite, les voies avaient sauté évidemment, on a bloqué le train, on n'a pas pu faire grand-chose et on a eu des pertes et l'affaire s'est terminée péniblement. Mais voilà, qu'est-ce que je pourrais vous dire encore ? Le 11 août 44 Alors là, c'est une date que je me rappelle très bien. Nous étions au PC de la ferme Ste Marie quand nous avons été avertis par une estafette qu'il y avait un train de déportés, soi disant d'après ce qu'on a entendu dire le 11 août, le dernier train de déportés qui partait de Lyon. On en a beaucoup parlé pendant le procès de Barbie, soi disant, c'était le dernier train. Le dernier train part de Lyon où est parti. Si vous pouviez monter une opération pour intercepter le train et essayer de libérer les déportés. Il y avait là, je me rappelle à ce moment-là, le célèbre colonel Marie Basset dont tous les résistants de Lyon de la région connaissent évidemment qui est malheureusement décédé actuellement. Il y avait le commandant Dominique Zanini qui commandait le maquis, moi même et plusieurs copains, et l'opération a été décidée, disons sur les chapeaux de roues, parce qu'il fallait faire très vite. Alors on est parti. Trois tractions …, les spécialistes, le capitaine Dominique, spécialiste des sabotages, onavait préparé des bouts de plastique pour faire sauter les voies ferrées, l'armement, on avait le fusil mitrailleur nous-mêmes, j'étais parti avec mon fusil mitrailleur, mon servant qui transportait les munitions et nous voilà descendu de la montagne et nous allons du côté de Charentay. Et il y avait un pont de chemin de fer qui enjambait la voie ferrée. Donc dès la route nationale. Et là il y avait un petit château qui était habité par des civils. Évidemment, là. Alors, la première chose qu'il a fallu faire, il a fallu neutraliser les gens. On a été obligés, qui n'étaient pas très contents de notre intrusion dans leur propriété. Mais nous leur avons dit Qu'est ce qu'il y a ? Nous sommes de la résistance. Nous allons faire une action pour votre sécurité. On est obligé de vous attacher et on les a ligotés sur des sièges. Et on s'est mis en planque et d'un côté de la voie ferrée et de l'autre côté de la voie ferrée. Et moi je me rappelle, j'étais. On était quatre, donc j'étais au fusil mitrailleur avec les trois copains sur la photo et on attendait le train. Et on avait pour mission de neutraliser les Allemands qui se trouvaient dans les rayons, dans le premier wagon, dans le wagon et dans le dernier wagon. On n'en savait strictement rien. Et de l'autre côté, il y avait un même groupe qui devait faire pareil et la mission était de faire sauter la voie ferrée devant le train à son arrivée et derrière, évidemment, pour éviter qu'il recule en marche arrière. Et nous sommes restés en planque longtemps. Dominique, lui, était à motocyclette et il faisait la navette pour voir si le train arrivait. Et nous avons tellement attendu des heures et des heures. On a vu passer des trains jamais vu passer le train de déportés, alors on sait pas ce qui s'est passé. Mais d'après ce qu'on entend dire que le train a été détourné par des voies diverses. Toujours est-il que nous avons manqué le train. Nous étions évidemment déçus parce que nous aurions été, on aurait été trop heureux de libérer les déportés. Mais malheureusement, l'opération a été manquée. Et les chefs, le colonel Marie Basset, le commandant Dominique a dit « on n'est pas battus pour tout ça. Il y a là un superbe pont, le chemin de fer que nous allons faire sauter immédiatement. » Et évidemment, on a remis en protection à l'avant du pont au cas où les Allemands viendraient parce qu'il y avait des convois qui passaient sur la route nationale pendant 100 mètres de la route nationale neuf. Alors, les charges explosives d'explosifs

ont été placées sous le pont. Je me rappelle, c'est Dominique qui était monté sur le dos de Marie Basset. Il l'a nommé Réveillou aussi. Marcel Réveillou qui était SAS aussi qui était là. On était à peu près une dizaine. On n'était pas nombreux. Enfin, les charges étant placées on m'a fait revenir. Le feu a été pris aux charges. On avait reculé évidemment chez moi et le pont a sauté a été complètement détruit. Le manque de chance. On n'avait pas des renseignements précis puisque l'opération a été montée rapidement et on a vu arrivé un superbe train, les chars et des chars allemands qui a ralenti évidemment et qui a évité le truc. Ce n'était pas un jour de chance parce que cinq minutes de plus que le train de chars avait sauté sous le pont. Enfin bref, on a manqué le tarin déportés ont inventé le train de chars. Enfin. Toujours est-il que le pont a sauté et que. Et comment dirais-je que la voie ferrée a été neutralisée pendant pas mal de temps et voilà. Et là, nous sommes repartis en direction d'un dans un petit pays qui s'appelait Saint-Etienne ??. Et il est là. Là, je ne sais pas par qui en avait été averti. C'était dans l'après-midi on nous dit « Il y a des FTP qui sont engagés avec un convoi de chenillettes assez important au pont des Sanson ». Pont de Samson c'est sur la commune de XXX. Actuellement, il y a un monument. Je sais pas si vous connaissez avec des noms de maquisards qui ont été tués ce onze aout 44. Alors évidemment, les chefs disent » c'est pas compliqué, on est une dizaine, on va partir à la rescousse ». Voilà, nous voilà embarquer pont des Samson on entendait la fusillade, évidemment. Et nous, comme nous étions arrivés par les routes du haut, on surplombait ce qui se passait on voyait très bien les « chignettes » alignées le long de la route et on entend des rafales. On entendait des rafales, des missiles, des fusils mitrailleurs, des explosions et FTP était sérieusement accrochés puisqu'il y avait eu plusieurs morts. Et alors là, nous sommes rentrés en action. Là, nous étions deux tireurs aussi mitrailleurs, donc on a attaqué les « chignettes » allemands et Dominique et le colonel Marie Basset sont partis avec des bazookas ont ils ont tiré sur les chignettes, ils ont démoli deux « chignettes » allemandes qui ont été détruites. Alors évidemment, les chignettes étaientt armée avec des mitrailleuses lourdes et elle. Et là, on a tiré dessus à la mitrailleuse. Enfin, ce qui nous a un peu sauvé, c'est que les Allemands entre dans une maison qui surplombait la route, alors qu'en réalité on était en bas dans les vignes. Alors on voyait passer les balles traçantes au-dessus de nos têtes qui tapait dans la maison et on disait « heureusement qu'ils nous pas ont repérés parce qu'autrement là, on serait liquidé en deux coups de cuillères à pot ». Enfin, la bagarre a duré quand même pas mal de temps et évidemment, étant inférieurs en nombre, on a décroché et les chignettes Allemands ont certainement repris leur route. Après on avait su qu'il y avait plusieurs FTP qui avaient été fusillés. Il y a aussi toujours le monument. C'était une de nos actions du maquis, évidemment, Ensuite qu'est-ce que je peux vous dire encore ? Nous avions évidemment pas mal de prisonniers. Des prisonniers allemands qu'on ramassait sur les bords des routes parce qu'ils commençaient à être à la déroute à l'époque, alors il était facile de les ramasser parce que dans certains cas, avec eux, il y avait des Russes, des Alsaciens qui avaient été enrôlés de force mais qui se rendaient facilement. Alors finalement, pas loin d'une centaine, nous sommes dans le maquis où nous étions. On ne savait pas bien quoi en faire. Et puis à ce moment là également, on a fait une opération. Nous avons attaqué des péniches allemandes qui transportaient du sucre pour l'Allemagne. Alors il y avait des camions chargés du sucre en pagaille sur cette péniche et on distribuait le sucre aux habitants des villages qui étaient enchantés comme tout, fallait bien faire quelque chose et puis après on a attaqué quelques convois allemands qui remontaient la route nationale. C'était la débâcle. On attaquait de préférence les derniers camions, on en a attaqué pas mal et qu'ensuite on a reçu l'ordre de se replier sur le maquis. C'est l'aviation anglaise qui prenait le relais. Alors on avait reçu l'ordre de faire des grosses étoiles américaines blanches et autour des voitures pour que ce soit un point de repère pour l'aviation. Mais ensuite on descendait plus parce que c'était quand même trop dangereux. Et ça, c'est l'aviation anglaise après qui s'est chargée des bombardements des colonnes qui remontaient. Là, c'était plus de notre ressort. Et puis il s'est écoulé encore quelques jours comme ça. Et ensuite ça a été le rassemblement pour la descente pour la libération de Lyon. Et là, un beau soir, on nous a dit « ben demain c'était aux alentours du début

septembre, demain on descend sur Lyon, on va libérer Lyon ». Alors nous on disait « on va libérer à Lyon, qu'est ce que ça veut dire ? Qu'est ce qu'on va faire » ? On a fait, on savait pas grand chose. Enfin le lendemain, branlebas de combat et on avait des camions, on avait deux trois cars nous voilà embarqués dans les camions et on part sur Lyon. Et là on est du côté de …sur les routes nationales je me souviens pas exactement. C'est là qu'on a opéré une jonction avec des éléments, des éléments blindés de l'armée régulière de la deuxième DB, je pense. C'étaient des éléments blindés Nord-Africains qui se préparaient à attaquer, à libérer Villefranche, chose qui a été faite par la suite

ITW : c'était l'armée Delattre

RZ : Voilà, on en a discuté un peu avec eux, ils ont poursuivi leur chemin et nous avons poursuivi le nôtre. Et là, le long de la route nationale, on a vu qu'il y avait des camions allemands qui avaient été détruits et encore des cadavres, enfin des camions incendiés pas mal de choses et on a poursuivre notre route. On s'est arrêtés à bien avant Lyon, on s'est arrêté quelques instants et après on a poursuivi la marche sur Lyon et on est arrivés dans les faubourgs de Lyon et par là, on est arrivés par Vaise. On a débarqué dans les rues de Vaise, on s'était organisés et je me rappelle, c'était un peu le soir et là il y avait des miliciens qui étaient sur les toits. Il y a eu quelques combats de rue et la nuit s'est passée comme ça. Et le lendemain, nous avons reçu l'ordre de faire de faire mouvement pour Perrache. Nous sommes partis peut être Perrache et en arrivant sur les quais de Saône, de rive gauche de la Saône, pas à la hauteur du palais de justice mais de l'autre côté, il y avait un immeuble qui appartenait à la Compagnie des Eaux. Et là on a été attaqués purement et simplement par des miliciens qui étaient sur les toits. Il y a des rafales de mitraillettes qui ont claqué dans tous les coins, enfin également on a tiré, des miliciens quand était descendus et des gens chez nous qui ont été blessés, les vitres du car ont a volé en éclats évidemment, on était tous couchés à plat ventre dans ce car on sait plus bien s'il fallait descendre, on savait plus ce qu'il fallait faire, ça tirait dans les coins et il s'est déclenché une telle bagarre que je dois vous dire honnêtement que plus personne n'y comprenait plus rien. Et l'autre côté de la Saône, il y avait des fusiliers marins qui en plus nous tiraient dessus parce qu'ils nous prenaient pour des Allemands de la Gestapo. Il a fallu que ce soit une estafette de chez nous qui aille les avertir que nous étions des maquisards. Il fallait cesser le tir. Enfin, ce qui nous a protégé, je sais pas si oui, y a des escaliers, il y a un parapet donc on était en dessous. Alors vous voyez que le dessus du car, heureusement et dans ce cas je m'en rappelle on avait des obus de bazooka qui normalement aurait dû être débarqués du car parce que pour les combats de rue ils ne servaient pas à grand-chose et malheureusement ces obus n'avaient pas été descendus du car et on s'en est aperçu après il y a plusieurs balles qui n'avaient pas été dans le car dans le toit et par chance aucune dans ces obus de bazooka. Parce que si par malheur il y a une balle qui avait tapé là-dedans, inutile de vous dire que je ne suis pas là aujourd'hui pour vous raconter cette histoire. Et là, on a commencé, disons la, la libération. Mais enfin, comme on n'a pas participé à la libération de Lyon. Mais enfin, je dois vous dire qu'il y avait eu une pagaille épouvantable, on n'y comprenait rien. Il y avait de nombreux personnages qui circulaient dans les rues de Lyon avec des brassards FFI, on ne sait plus qui était qui et qu'est ce qu'on allait faire. On n'en sait rien. Enfin, toujours est il qu'on s'est acheminé vers Perrache. Et là, tout s'est bien passé. Plus d'attaque de miliciens et on a pris possession de l'hôtel qui était rue Duhamel. On a pris possession de cet hôtel et on s'est installé là, dans ces hôtels. Et la Libération a continué, s'est terminée là. On a vu des scènes dans Lyon, on a vu évidemment un petit peu de tout, des hommes abattus sommairement par qui, on n'en sait rien. On a vu des femmes, des femmes tondues. Un spectacle que j'ai trouvé un peu ridicule parce que d'après ce qu'on a su par la suite, ce n'étaient pas les vrais résistants qui s'occupaient de ça ce qu'on on appelait les résistants du mois de septembre qui n'avaient rien fait et qui trouvaient dans ce genre d'opération et une gloire intense. Oui, comme si tondre une femme et la promener nue dans les rues de Lyon était un fait d'arme extraordinaire. Enfin, moi je le dis tout de suite, j'ai pas aimé ça, ça me plaisait pas du tout. Et puis on s'est installé et la

libération s'est poursuivie et évidemment, on s'est empressé de nous désarmer. Un jour, on nous a pris nos armes et « maintenant il n'y a plus de raisons que vous ayez des armes, c'est terminé pour vous, l'affaire est classée. Maintenant vous pouvez vous engager dans l'armée régulière, vous pouvez rentrer chez vous, vous pouvez faire ce que vous voulez. » Je suis resté encore quelques jours-là, puis finalement je me suis engagé. Je suis rentré dans l'armée régulière. Je suis rentré à l'armée de l'air. Voilà. Et puis je suis resté quelques temps dans l'armée de l'air. Puis là, il faut que je dise quand même j'ai été déçu par le comportement de certains sous-officiers et certains officiers qui, sachant qu'on venait des FFI ne nous aimaient pas, nous insulter dans certains cas. Et là encore, je dois dire que j'avais été nommé un retour de maquis. J'avais été nommé sergent-chef par le colonel Marie Basset et évidemment on s'est empressé de nous dégrader parce que on était trop gradés, on avait déjà devant nous deux ans de guerre. Enfin pour eux, c'était peut, et de sergent-chef, je me suis trouvé sergent, j'étais pas très content. Je l'ai accepté quand même. J'ai poursuivi une petite carrière militaire que j'ai interrompue parce que quand j'ai vu ce qui se passait dans l'armée, je me suis dit du fait que nous. On rentrait dans le civil. En 1947, je me suis fait démobiliser et je suis rentré chez moi. Et là J'ai été extrêmement déçu par le comportement de ces gens. Et là, j'ai repris la vie civile, disons difficilement, parce qu'il y coups pareils c'était vraiment difficile de se réadapter vraiment difficile. Et petit à petit, , les choses sont revenues telles quelles étaient. Alors là, je peux vous conter encore une aventure d'après-guerre qui mérite quand même d'être comptée, qui a trait à la résistance. Et puis je crois qu'après le récit sera terminé. Là, au début de la guerre, avec mon père, on allait au ravitaillement dans l'Ain chez des paysans comme tout bon français faisait, tout le monde essayait de se ravitailler comme ils pouvaient, on aller chercher quelque XXX on allait dans cette ferme. Mais ces gens s'appelaient pèlerins et les gens qui étaient si sympathiques. Et on nous disait on a su par la suite, c'étaient soit disant des collaborateurs. Enfin le ravitaillement se faisait de temps en temps. Puis quand on est parti au maquis, tout a été arrêté. On n'a plus entendu parler de ces gens, plus rien. Et puis un beau jour en 1947, de nouveau, on a entendu parler de ces gens-là assez bizarrement, et moi j'avais repris mon travail. Vous l'avez dit, Là, …. Et un beau jour, un beau jour, en plein après-midi, s'amènent quatre policiers français et qui viennent m'arrêter pendant mon travail qui me disent « Monsieur Zanini » « oui c'est moi », « police française. Vous êtes sous mandat d'arrêt ». Qu'est-ce que j'ai pu faire ? Et moi je fais la relation, après la guerre c'est quand même bizarre, mandat d'arrêt. A mon avis, c'est les types de la gestapo qui m'ont retrouvé et cette fois je vais bel et bien me faire flinguer, parce qu'on me parlait toujours. Il y a encore des gens de la Gestapo qui ont cherché des résistants, Tout ça là au moins de base, que ça n'a rien à voir avec la résistance. Mais quand même, quand on embarque rue Vauban. Et je reste dans cette cellule jusqu'à la nuit. Et malgré le renseignement, j'ai demandé. J'ai jamais pu savoir ce que j'avais fait, mais dans la nuit, à deux ou 3 h du matin, on tire de ma cellule, on vient me chercher, on monte dans un bureau, on me braque la lumière dans les yeux. Mais j'avais quand même eu le temps de voir sur un bureau dans lequel il y avait un inspecteur une caisse avec des armes dedans que je reconnais, une caisse que j'avais chez moi et des armes que j'avais ramené du maquis en souvenir et je reconnais ces armes. Je me dis « Qu'est-ce que c'est ? Mais qu'est ce qui se passe ? » Et les gens comme vous et les inspecteurs me disent. « Mais tel jour, à telle heure, où est ce que tu étais », « tel jour à telle heure j'étais chez mes parents à Fontaine sur Saône ou j'étais chez ma petite amie à Lyon que j'avais revue évidemment, je me rappelle pas et là j'ai subi un interrogatoire en règle et c'est de nouveau un tabassage digne de ceux de la Gestapo, un tabassage en rgèle on m'avait mis ko pas de problème. Et on voulait absolument me faire dire que j'avais attaqué la fameuse ferme et là où on allait au ravitaillement pendant la guerre. Parce que là, je dois vous situer l'événement louche un bougnoule. Un beau jour, ces gens-là ont été attaqués par quatre hommes masqués qui portaient des mitraillettes qui leur en a volé des pièces d'or, des économies et de l'argent qui appartenait à une mutuelle des cultivateurs du coin. Parce que le monsieur s'occupait du syndicat. Enfin bref, on leur a volé tout cet argent et les types n'ont jamais été retrouvés. Ces gens-là en fait ….

Il faut que je vous dise l'histoire. En plus, on a arrêté mon père également que j'ai retrouvé le soir dans une cellule à Rue Vauban et qui me dit on m'a arrêté parce qu'il paraît qu'on a attaqué une ferme à tel endroit, il s'est avéré que mon frère, mon frère aîné, dont je vous ai parlé tout à l'heure, comme avec qui était rentré d'Indochine puisqu'il a fait toute la campagne de France, il était parti en Indochine, on était resté des années sans revoir l'autre. On le croyait même mort. Et puis il se trouvait qu'il était revenu à ce moment-là et lui également a été intercepté par la police qui le mettait également dans le coup et qui pensait qu'il était de combine avec nous et enfin lui qui sortait des commandos XX qu'il avait pas froid aux yeux, il a bastonné un inspecteur et l'affaire en est restée là. A l'époque même comme on était toujours incarcéré, on est resté quatre jours-là, dans les mains de la police allemande.

ITW : C'était en 47 ?

RZ : oui fin 46 47, quelque chose comme ça. Et ils avaient les mêmes procédés que la Gestapo. C'est là, je vais vous dire pourquoi. Parce qu'à cette époque-là, je l'ai su par la suite et il y avait pas mal de policiers français qui avaient dragué, collaborer avec la Gestapo qui appartenait à cette fameuse brigade anti-terroriste qui avait le siège rue de Saxe à Lyon, voilà, et qui a fait énormément de mal à la Résistance parce qu'ils travaillaient comme la Gestapo. Il y a eu quelques inspecteurs qui travaillaient pour la Résistance. Il y en a beaucoup qui ont travaillé pour les Allemands avec la Gestapo. Je n'ai pas peur de le dire parce que je le sais donc que pour ainsi dire, je suis resté quatre jours avec ces gens-là et on nous a traduits devant un juge d'instruction à Bourg-en-Bresse. Et là, lorsque le juge d'instruction et d'instruction nommé me dit « Qu'est ce que c'est ce personnage ? Ça correspond absolument pas à au signal. C'est complètement ridicule. Relâchez moi ce bonhomme séance tenante », mais ils ont gardé mon père parce que là, il y a eu une confrontation avec les paysans. Les paysans reconnaissaient plus, mais ils persistaient à reconnaître mon père. Alors bon, d'abord je m'en vais et les inspecteurs de police m'ont purement abandonné ici, à Bourg en Bresse et ils m'avaient emmené en voiture jusqu'à Villars les Dombes Ils m'ont abandonné à Villars les Dombes, comme ça, sans argent j'avais rien sur eux et je me rappelle encore. J'étais mal rasé depuis 4 jours seulement, je passe devant la gendarmerie de Villars qu'est-ce que je vois arriver, le gendarme qui me saute dessus, qui me mettent la main au collet et qui m'embarquent. Qu'est-ce que vous voulez ? Bien sûr, vos papiers d'identité parce que vous avez une mine bizarre, on vous arrête. Je dis « Voilà qu'est ce qui s'est passé ? Je sors du juge d'instruction de Bourg en Bresse et Monsieur Untel, passez lui un coup de fil. Je ne vais pas vous expliquer mon histoire parce que je n'ai pas à raconter mon histoire. Téléphonez lui vous dira pourquoi je suis. La chose a été faite et on s'excuse t'as qu'à rentrer chez toi » je suis rentré chez moi ». Mais mon père est quand même resté un mois en faisant un très long. Parce que les gens persistaient à le reconnaître. Et comme c'était des collaborateurs et qu'il avait su qu'on était dans la résistance. Évidemment, il n'est certainement un point commun et au bout d'un mois après ils ont reconnu leur erreur. Mais entretemps, il avait été pas mal arrêté de gens de la région de Saint-Jean de Thurigneux. Puisque ça se passait à Saint-Jean et comme par hasard, que des gens qui étaient au maquis et qui ont tous été mis hors de cause des uns pour les autres. Et enfin, mon père s'est quand même tapé 1 mois de prison. Alors là, on a consulté un avocat qui s'appelait Maître Vuillard, qui était bien connu, qui défendait les résistants à l'époque, et on a attaqué ces paysans en diffamation, évidemment. Chose curieuse, on en a perdu le procès. On a été condamné aux dépenses. Et voilà. Alors évidemment, j'ai dans cette armoire tous les comptes rendus du procès. Ma mitraillette qui m'avait été saisie avait été expertisée par le fameux professeur Lecar. Et là, Et là, il s'était bien rendu compte que les douilles qui avaient été tirées et la mitraillette ne correspondaient pas. Donc j'avais été mis hors de cause. C'était tout simplement des armes que j'avais récupéré. Alors ça méritait d'être cité. Ca a duré 2 ans

ITW : des règlements de compte

RZ : Oui des règlements de compte et. Je peux vous citer encore une chose qui mettra fin à notre entretien. Je vous ai cité le nom de tous ces gens de la Gestapo là. Inutile de vous dire que j'ai fait une déposition au cours du procès Barbie. J'ai été interrogé par le lieutenant-colonel Lafforgue. Je pense que vous avez entendu parler qui travaillait avec le juge Christian Luis et qui travaillait sur commission rogatoire. D'ailleurs, j'ai été entendu sur la commission rogatoire, là, ici, à la mairie de Francheville. Par ce colonel, puisque j'avais eu affaire à Barbie. Enfin, je n'ai pas été torturé par Barbie, mais j'ai été tabassé par son équipe, évidemment. Alors là, évidemment, il m'a tendu un piège. Il m'a fait voir des agents de la Gestapo de l'époque qui étaient là. Il me dit « Puisque vous avez été arrêté par la Gestapo, de connaître », donc sans aucun doute, « celui-ci s'appelait Francis André, celui-ci s'appelle Guido Maillet, Costantini, intel , intel », il dit « Celui-ci, il s'appelle.. » je dis « il s'appelle toujours Simca Henri, parce qu'il n'est pas mort, il est toujours vivant », ni « comment vous le savez ». « Écoute Je ne vais vous dire comment je le sais. J'ai des renseignements, je le sais très bien. Il s'appelle Simca Henri il vit toujours, et il habite 4 bis rue du port à Collonges au Mont d'Or », « Monsieur vous plaisantez » «Monsieur je n'ai pas l'habitude de plaisanter, je vous certifie qu'il habite là ». « Mais comment se fait il que je n'en sache rien ? Comment se fait-il qu'on ne me l'ai pas signalé » « Ecoutez on ne vous l'a pas signalé on n'a pas signalé ? Parce que vous êtes certainement mal renseigné » il dit à son secrétaire « Allez donc chercher l'annuaire son secrétaire s'exécute, ca chercher l'annuaire et regarde Collonges au Mont d'Or Simca 4 bis rue de Port. « Ca c'est incroyable » « Je vais prendre son nom et je l'entendrai sur commission rogatoire. Je le ferai venir, je l'interrogerai. » Voilà. Et j'ai su par la suite, par recoupements, que ce monsieur avait été interrogé. Enfin, on en a jamais parlé au poste. Mais je sais, je sais qu'il a dit à une personne « J'ai de nouveau été repéré par la résistance et je crois bien qu'ils en veulent à ma peau ». Il pensait qu'il allait faire se descendre parce que là, je dois également vous dire que ce monsieur, je l'ai revu à maintes reprises, notamment une fois dans un hôpital de Lyon. J'étais en consultation à l'hôpital Saint-Joseph et je vois un monsieur d'un âge qui s'assoit à côté de moi, qui fait tout blanc et grisonnant, une bouche argentée, mine sympathique, et j'ai presque envie d'engager la conversation avec lui, comme on le fait des fois dans les salles d'attente de médecin, tout ça. Il me regarde, je le regarde. Il va s'asseoir dans une pièce sur une chaise de l'autre côté et on se regardait toujours. Et je le connais ce monsieur. Je l'ai vu quelque part, son tour arrive et l'infirmière « Mr Sinca c'est votre tour ». Évidemment et là je fais la relation c'était le fameux personnage de la gestapo et lui, je ne sais pas comment il en a réchappé. Il a été condamné après la guerre aux travaux forcés à perpétuité et et comme par hasard, il a ressorti dix ou douze ans après je sais pas exactement. Et là encore, comme par hasard, je l'ai revu à Fontaine sur Saône puisque j'habite à Fontaine sur Saône et il s'était marié avec la fille de chacutiers de Fontaine qui étaient des collaborateurs. Je peux vous dire que les rencontres arrivent de temps En même temps, je je cherche pas à le revoir. Voilà, voilà pour ainsi dire mon récit.

ITW : Il est complet, c'est vrai.

RZ : Je pense que cette fois, c'est complet.

Suite 28/12/1990

Alors, je me nomme Zannelli Roger. Je suis né en avril 1926 à Neuville sur Saône. Je suis français de père corse et de mère neuvilloise. De 1939 à 1952, j'habitais Fontaine sur Saône qui est une petite banlieue au nord de Lyon et mon pseudonyme pendant la clandestinité était Tino Fratelli. Voilà le récit qui va suivre et dépouillé de toute forme de romantisme je tiens à le signaler, je le veux conforme à la réalité et les faits décrits comme ils se sont passés, c'est à dire les trois quarts du temps, simplement. En septembre 1939, au moment de la déclaration de guerre, j'ai treize ans et demi. Je suis encore écolier à l'école primaire. Mon frère, militaire de carrière, engagé dans une carrière depuis peu, il est

sur le front d'Alsace, évidemment puisqu'il est combattant. Il est dans l'infanterie coloniale et de temps en temps, nous recevons de ses nouvelles. Il fait partie des corps francs. Puis un jour, il vient en permission et nous raconte ses exploits. Il a été décoré de la Croix de guerre pour avoir mis un blessé sur son dos. Alors, évidemment on est très fier de lui, c'est évident. Puis la permission s'écoule et repart, nous repart au front et le temps s'écoule comme cela. On écoute, on écoute les communiqués à la radio et qu'est-ce que je peux encore vous dire là ? On appelle ça à cette époque-là, on appelle ça drôle de guerre, la drôle de guerre continue et autour de Fontaine sur Saône, ou j'habitais, il y avait le mont Verdun. Le mont Cindre, et il y avait des pièces de D.C.A. Et lorsqu'il y avait des escadrilles d'avions allemands qui passaient évidemment ces pièces d'artillerie tiraient sur les avions ils ont bien du en descendre, malheureusement. Enfin bref, c'est comme ça. Et nous, gamins, eh bien lorsque l'alerte était terminée, on allait ramasser des éclats d'obus. Sur la place du village, on trouvait des morceaux d'obus éclatés, évidemment. Voilà. Et ensuite, qu'est-ce que je peux vous dire là-dessus ? On arrive en juin 40. En juin 40, tout le monde connaît ça. C'est la débâcle. Bien sûr, je suis toujours à l'école communale et ensuite je rentre comme apprenti menuisier chez un artisan. Alors là, on entend parler que les Allemands, on les situe à Macon, à Villefranche et partout. Et on parle de la cinquième colonne. Je pense que vous entendez parler de ça. Alors évidemment, il y a beaucoup de gens qui étaient soi disant dans la cinquième colonne, les gendarmes arrêtaient des gens, combien vous savez combien on était. C'est un peu la pagaille. Puis ensuite. Les Allemands, on a commencé à avoir passé des réfugiés, des réfugiés qui venaient de Belgique, qui venaient du nord de la France. Nous sommes alors qui circulaient pour certains d'entre en bicyclette, enfin par quelques-uns qui par tous les moyens, ils refluaient devant l'avancée des troupes allemandes. Il y avait parmi eux des militaires, des soldats français qui fuyaient, évidemment. Puis on a vu passer le gros des militaires français. Alors ils disent qui suivaient vraiment les Allemands. Alors en camion à cheval, mais qui prenaient des pièces d'artillerie. Enfin, ils portaient et partaient à ce moment-là du côté de Lyon et en face, ça a défilé pendant quelques jours. Puis après ça, ça s'est arrêté. Voilà. Ensuite, à cette époque-là, évidemment, j'étais toujours à Fontaine sur Saône. Il passait plus militaire où il en était resté quelques-uns à Fontaine, et c'était spécialement des légionnaires et des hommes de la Légion étrangère. Ils étaient cinq ou six pas nombreux et ces hommes ont édifié un barrage un petit peu plus loin que chez mes parents, sur la route nationale. Un barrage avec des vieilles voitures, des charbonnages, un peu tout ce qu'ils avaient trouvé avec mitrailleuses. Ils étaient armés, comme à l'époque sommairement évidemment. Et là, ils nous disaient qu'ils attendaient les Allemands et en effet, ils sont restés là. Et nous, gamins, les parents nous ont renvoyé chez nous évidemment. Et dans l'après-midi, on a entendu des rafales de mitrailleuses, des coups de feu, des éclatements un peu de partout et on était planqués chez nous. Et le combat a duré quand même pas mal de temps et dans la soirée, après on a vu passer des allemands et des chars d'assaut qui passaient et on a su que les légionnaires avaient attaqué cette colonne allemande là. Et je crois qu'il y avait cinq ou six légionnaires. Ils ont tous été tués largement devant. Ils ont été submergés par le nombre, ils se sont battus comme des lions. Et je me rappelle ces légionnaires, on les avait enterrés au cimetière communal, au-dessus du village. Et nous, les gamins, notre point de rencontre, c'était le cimetière. On allait sur la tombe des légionnaires. On admirait ces gens qui avaient quand même fait quelque chose et sur le lieu des combats, ils étaient restés pas mal de munitions. Les mitrailleuses ou la mitrailleuse avaient été enlevées par les Allemands. On avait trouvé des épaves de fusil cassé et nous, les gamins, on ramenait des munitions chez nous. Et les parents, voyant ça nous engueuler copieusement on les ramenait cela aurait pu être dangereux. Ensuite, et ensuite, on a vu passer les Allemands, évidemment en chars d'assaut, en camions, tout ça, ils sont restés à côté, dans une épicerie ils ont enfoncé la porte et ils sont copieusement en chocolat. Enfin tout ce qu'ils ont donné. Ils riaient comme des gamins et ce qui est le plus fort, c'est qu'il y a des Français qui étaient tout content de les voir, si vous savez, qui discutait avec eux. Alors nous on comprenait plus grand chose. Enfin c'était comme ça. Et ensuite ces Allemands sont partis et cela a

été terminé. Le calme est revenu pendant quelques jours. Puis je me rappelle un matin, on a vu passer en voiture des officiers allemands accompagnés d'officiers français qui nous disaient qu'il allait passer une colonne de plusieurs dizaines de milliers de prisonniers français qui avaient été capturés à Lyon, dans les casernes, à droite, à gauche, on ne sait pas où, là. Et en effet, nous avons entendu on nous conseiller de les ravitailler dans la mesure du possible parce qu'il y avait pas de cuisine volante et rien du tout. Et dans l'après-midi, en effet, on a vu apparaître les premiers éléments de cette colonne-là. Il y avait des tirailleurs sénégalais, des Nord-Africains, des Français, enfin tout était mélangé et il y avait un Allemand qui les gardait environ tous les 100 mètres, un allemand en bicyclette, au canon qui traînait là derrière, comme si de rien. Je me rappelle mon père était cordonnier à Fontaine, il y avait une petite boutique là et on a vu rentrer un militaire avec une valise qui rentrait dans l'échoppe de mon père là et qui nous a dit oui, je suis aumônier militaire. Là, je suis pris dans la colonne je suis prisonnier par les Allemands. Dans cette valise, il y a tous les objets de culte que je voudrais remettre à mes amis. Et mon père me dit « Mais qui sont ses amis ? » « bah c'est le pâtissier Mr XX » et mon père connaissait très bien puisqu'ils jouaient aux boules ensemble. Alors il a pris la valise, il a dit « Ne vous faites pas de souci, la valise sera remis en lieu sûr. Et en même temps, écoutez, puisque vous êtes chez nous dans la maison, on va vous donner des vêtements civils, c'est pas la peine de repartir dans la colonne. » « Non, non, non. Je repars dans la colonne, il est reparti dans la colonne ». On ne l'a jamais vu. Je pense qu'il a fait cinq ans de captivité alors je lui ai rappelé. Là, il aurait très certainement pu l'éviter. Enfin bref, la valise a été remis, la colonne est passée et on ravitaillement les soldats, comme on pouvait avec du pain, du chocolat, tout ce que vous allez trouvé, Tous les gens du village faisaient pareil et là il y avait des sénégalais. Je me rappelle de cette anecdote. Mon père avait un couteau à la main pour couper du pain. Oui, pour le pain et le Sénégalais pour lui donner un morceau de pain et un allemand qui lève la crosse du fusil pour taper sur le sénégalais. Et mon père qui est d'origine corse, tempérament bouillant, a menacé l'allemand du couteau. Oui, moi je m'attendais au pire. L'Allemand s'est mis à rire. Il a fait avancer les prisonniers, puis il est reparti tranquillement. La colonne est passée et le lendemain, on a appris qu'il y a Florieux sur Saône, à quelques kilomètres de Fontaine. Il y a nous, je crois, cinq ou six tirailleurs sénégalais fusillés sommairement sur le bord de la route parce qu'ils avaient les pieds en sang, ils ne pouvaient plus marcher. Et alors les Allemands les ont purement et simplement liquidés. D'ailleurs, je crois qu'il y avait un monument qui existe peut-être encore ça je ne sais pas, mais enfin, ça se passait comme ça. Voilà. Ensuite, qu'est-ce que je peux vous dire encore là sur ma disant la colonne est passée, on en a plus entendu parler. En juillet 40 ans. On arrive en juillet 40 et voilà, vous le savez, les Allemands sont repartis, l'occupation s'est terminée et c'est le gouvernement de Vichy qui a pris la succession. Alors là, on parlait de Pétain, on parlait de Gaulle, on chantait « Maréchal, nous voilà » de partout et enfin bref. Et on parlait également, on a entendu parler de la fondation de la Légion des combattants, je pense que l'on entendait parler de ça. À l'origine, c'était des anciens combattants de 14-18 qui avaient monté cette association. Et ensuite il y a eu le service d'ordre légionnaire, c'est à dire un service d'ordre qui dirigeait ces gens et soit disant qu'elle. Après ce service d'ordre légionnaire a été les premiers éléments de la milice française après ce que j'ai entendu. Voilà. Alors là, on parlait de Darnand qui était le chef de cette organisation à l'époque. Et il y avait également les chantiers de jeunesse, Il y avait jeunesse et montagne et d'ailleurs ce sont des organisations de jeunes qui ont, comment dire. J'ai été un peu le creuset des maquis. Beaucoup de ces jeunes sont partis ensuite au maquis, ont combattu, au Vercors, au Dauphiné un petit peu partout. Et là où il y a, cela nous mène à peu près, disons en novembre 42, quand on voyait beaucoup de miliciens, enfin avec les miliciens, on ne voyait pas ce qu'on a vu après avec les Allemands. Et en novembre 42, eh bien, ça a été, je pense que vous avez entendu parler, la deuxième occupation, enfin cette fois, la bonne. Il y a plus de zone libre. Toute la France était occupée, alors à Lyon, tout a été occupé les hôtels, les édifices publics, l'école de santé militaire, l'hôtel du Terminus aussi, où il y a eu la Gestapo pendant un certain temps à côté de Voyez. Et là, on a commencé à entendre parler de

la Gestapo. Évidemment, vous connaissez, ce n'est pas la Gestapo. On commence à parler d'arrestations, on commence à parler de résistance et à l'époque, ça remonte donc en juillet 42, je travaille à Lyon dans un établissement qui s'appelait Les verreries Souchon et 8 rue de la Bourse. Et là, je prenais un tram qui s'appelait Le Train bleu qui faisait la navette entre Lyon et Neuville sur Saône. C'est un tram qui était de couleur bleue, qui faisait la navette plusieurs fois par jour, qui acheminait les gens qu'il fallait aller. Et là, évidemment, il y a beaucoup de jeunes. Beaucoup de copains on discutait de ce qui se passait et un beau jour, on s'est réuni à trois ou quatre comme ça, pour parler un peu des événements et on s'est dit il faudrait peut-être, essayer tout au moins de faire quelque chose. Et ma foi, on a décidé une petite opération qui n'était pas d'envergure, mais une petite opération quand même. On s'est dit si on plantait un drapeau bleu blanc rouge avec a croix de Lorraine sur l'arbre de la Liberté, ça tombait bien, on chauffait. C'est ma mère qui a qui a fabriqué le drapeau avec une très belle croix de Lorraine, bleue ou noir sur le blanc. Et un beau soir, on a été planter des drapeaux sur l'arbre de la liberté. Mais ce qui n'est pas grand-chose parce qu'il n'y ait pas d'Allemands à Fontaine. Maintenant, on s'était demandé là, il y avait plusieurs copains, dont une jeune fille qui s'appelait Andrée Maurice et qui par la suite est devenue ma belle-sœur. Chose curieuse, on faisait comme ça et ce drapeau a donc été planté. Et le lendemain, dans la rue de Fontaine, les commentaires allaient bon train. Il y a des gens qui souriaient qui dans leur barbe, même ceux qui n'en avaient pas et puis d'autres qui critiquaient évidemment « il faut enlever le drapeau. Il faut faire quelque chose. » Mais personne ne faisait rien. Et nous, on avait affiché sur l'arbre que « toute personne qui serait prise à enlever le drapeau, s'exposait à des représailles ». Et en effet, le drapeau est resté longtemps, même très longtemps. Je crois même qu'il a pourri sur place. Mais personne n'a osé le changer. Alors pour nous, ça a été le drapeau. Ce n'était pas mal temps La voilà. C'est peut être une petite action, ça commence comme ça. Et ensuite je continue à Lyon et en décembre 42, je me promenais rue de la République. Là, et je tombe sur un groupe de miliciens qui vendait des journaux. Je ne sais pas quelle idée qui me passe par la tête. J'insulte un milicien, Je lui dis carrément « ferme ta gueule ». Évidemment, en deux minutes, je me suis vu entouré par tout un tas de miliciens. Tout le monde avec la carte milice française, milice française. Et comme il y a deux et un qui me dit « Mais pourquoi tu dis ça ? » « Ecoutez j'en sais rien, j'ai dis ça comme ça », alors ils donnent un coup de poing. Me demandent de partir en train dans une rue. C'était aux abords de la place de la République et m'entraînent dans une rue. Là, ils me regardent Tous les moyens des papiers vont me. Et ils vont reprendre une autre idée. Je leur dis il aura pas de journaux, quelque chose, je me quelque chose comme ça. Et je me mets à courir et je tombe sur un endroit qui s'appelle le passage de l'arbre. Et c'est un petit passage qui rejoint la place de la République et la rue. l'Hôtel de Ville. Je me rappelle bien ce métal en chaussures et avec des plaques métalliques. Oui, et malheureusement je glisse et je me suis foutu la figure par terre et deux minutes après il y avait un pétard dans le dos et entouré encore par les miliciens. Et puis cette fois en bride abattue, on me on m'a emmené place Bellecour, il y avait un bureau où il y avait pas mal de miliciens à côté de la rue de la Marche, un pistolet dans le dos dans les locaux de la milice. Et là, je me suis retrouvé dans une grande pièce où il y avait une trentaine de miliciens qui jouent aux cartes dans des types qui avaient dans certains cas des véritables têtes de brutes. Et on m'a fait rentrer dans un bureau. Et là, il y avait un homme qui était derrière un bureau qui m'a interrogé, j'ai jamais su qui c'était, et rentré des trois brutes dans le bureau et disant que j'ai été tabassé et j'ai même sérieusement demandé pourquoi j'ai fait ça. Écoutez, je ne sais pas, C'est une idée qui m'a passé par la tête. Je dis ça comme ça. Aujourd'hui, on. Enfin, un tabassage a duré pas mal de temps, puis finalement ils sont calmés. Sincérité. J'ai remis mon manteau parce qu'il m'avait fait quitter mon manteau. C'était en hiver, mais le type me dit « bah fous le camp et recommence pas ». Donc je suis rentré chez mes parents, un peu la tête en l'air, un peu tard parce qu'il y a pas mal de poux parmi mes parents et évidemment dans mon esprit. Mais à qu'est ce qui se passait ? Il faudrait pas recommencer des choses comme ça, parce que ça peut être dangereux évidemment. Et puis jamais j'ai plus entendu parler des

miliciens, alors l'affaire s'est passée comme ça et cela nous porte aux environs de 1943 et j'étais toujours dans le même établissement et on voulait continuer l'action. Mais évidemment on avait pas beaucoup de moyens. Alors là, il y avait plusieurs jeunes qui étaient d'accord à toujours faire des choses à faire. Il y avait une dactylo qui s'appelait je me rappelle de son nom qui s'appelait Marie-Thérèse et on s'est mis en accord avec elle. Elle était dans son bureau et il y avait eu une ronéo. Et des monticules de papiers qui étaient prêts à servir et donc on a les stencils. Ça s'appelait comme ça qu'on lui dictait ce qu'il fallait mettre. Et pendant les heures de fermeture de bureau, je me suis enfermé dans le bureau et on a imprimé des tracts à tout va. Et tant qu'on pouvait, on a tout même. Évidemment, on se méfiait pas, mais les stocks de papier diminuaient terriblement. Et un jour et un jour, on a été pris en pleine action par un chef de service qui est venu là, qui nous a dit « Qu'est-ce que vous faites « ? Comme superviser un peu l'opération et « on imprime des trucs pour la résistance, tout simplement. Voilà, vous êtes au courant maintenant ? Vous avez pris. Il y a deux camps ou vous nous laisser tranquilles ou on Si vous nous dénoncez ou risquez d'avoir des représailles sérieuses ». « Et je ne veux pas vous dénoncer mais je vais obliger quand même d'en parler au directeur commercial. Enfin je vous dénoncerai pas ». Et en effet, le lendemain, on est appelé chez le directeur commercial qui nous dit « vous nous faites prendre des risques à toute personne dans la maison pour pas faire ça et seulement ça ». C'est un monsieur qui était très gentil, qui était jeune et qui était plutôt pour la résistance. Et d'ailleurs c'est un homme qui est bien connu, qui n'est autre que Monsieur le Président Directeur général de l'USMH, au son de était directeur commercial à cette époque, que j'ai revu d'ailleurs quelques années après. Et on a reparlé un petit peu de cette histoire derrière une famille de résistants. Enfin, l'affaire s'est arrêtée là. On avait par exemple, mais la ronéo a été cadenassée et il a fallu s'orienter avant de chercher d'autres moyens. On a réussi à trouver notre moyen d'imprimer des tracts et on a continué un petit peu. Mais voilà. Et à ce moment-là, j'étais en contact avec un jeune homme qui s'appelait Babolat, qui travaillait au même endroit que moi, qui connaissait un sous-officier de l'infanterie coloniale. Évidemment, en rupture. Plus d'armée à ce moment-là Et qui était dans la résistance qui appartenait aux forces vives de la jeunesse. Alors il a parlé de nous à ce type là et qu'un nouveau venu nous attendre à la sortie du bureau. Et il nous a dit Mais vous avez fait du bon travail, vous avez distribué des tracts, vous avez un drapeau, c'est formidable. Je voudrais bien, Vous voulez travailler avec nous ? Et de fil en aiguille, nous sommes partis travailler avec le sourire. Alors là, j'ai commencé dans les forces vives de la jeunesse avec ce monsieur que je connais toujours, qui est un ami qui s'appelle Antoine Fournier et également d'origine corse. Oui. Et là, on a été en contact avec plusieurs personnes. Il y a eu notamment son beau frère qui c'est qui s'appelle toujours Fernand puisqu'il est toujours vivant. Il y avait Jim et Jim. Il y avait Tito, un Yougoslave qui était également dans les forces armées de la jeunesse et il y avait un ami du Villard réformé en qui nous avons été même en contact avec l'abbé Bourcier. Je pense qu'il a entendu parler qui était à la commune de la paroisse de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. D'ailleurs, c'est un homme qui a pris beaucoup de risques, qui a été arrêté par la Gestapo, torturé et fusillé à Saint-Genis Laval, comme tout le monde le sait. Alors là bas, disons qu'on faisait beaucoup de diffusion de tracts dans Transporter des journaux. Mais notre travail principal était d'intimider les collaborateurs. Parce que dans ce coin là, il y a pas mal de collaborateurs et on de temps en temps des petites descentes chez eux, armés dans des pistolets en négociant, en leur disant arrêtez votre collaboration, sinon vous allez vous faire descendre et on va passer un petit peu de temps comme ça. Et c'était peut être un peu dérisoire, mais c'était comme ça. En plus, à l'époque, j'avais ma marraine qui habite en haut de l'hôpital, à côté de à côté de l'hôtel Dieu, pas loin de la place de la République qui elle, était engagée depuis pas mal de temps, qui servait de relais des maquisards de Saône et Loire, qui venait de temps en temps en liaison à Lyon. Et quand nous allions les accueillir dans son appartement, elle se servait de plaque tournante. Et là, évidemment, il y avait d'autres personnes de Lyon qui venaient. Et un jour, comme elle savait que je commence un peu à faire de la résistance en relation avec un monsieur, un grand personnage, d'ailleurs grand par la taille,

s'appelait Pierre Panel de son âge romain, il était à la Croix Rouge. On a parlé de résistance et il m'a dit Moi, je sais ce qui est personnel, il faut venir avec nous. Alors à ce moment-là, j'ai laissé tomber ce qui s'appelait de force au niveau de la jeunesse et j'ai été mis en contact avec le chef de la zone franc qui s'appelait le capitaine Milan, qui a été une grande des grandes figures de la résistance lyonnaise, malheureusement, qui a été pris par la Gestapo, comme vous le savez tout à l'heure. Et bon, l'esprit Laval. Alors, nous avons convenu d'un rendez-vous. On s'est trouvé avec Milan de discuter un petit peu et il était d'accord pour que je rentre avec lui. Alors là, ça a été autre chose. Au démarrage, nous étions bénévoles, loyaux, c'est à dire que nous appeler de temps en temps pour faire des distribuer des tracts, transporter des armes et à cette époque-là, nous avions une boîte aux lettres qui était place Morand à Lyon Placement et c'est sur la rive gauche du Rhône. Et là il y avait un kiosque de marchand de fleurs qui était tenu par une jeune personne, une Yougoslave, qui s'appelait Maritza XX. Le geste symbolique. Et qui nous servait de boîte aux lettres. Alors là, c'était un relais, Ça nous servait énormément et c'était difficile à repérer parce que au milieu des fleurs et c'était c'était quand même pas mal. La maison. Et nous on est allé en boîte aux lettres et de temps en temps même et nous dépanner en argent parce que, évidemment, il faut reconnaître, on était souvent fauché. Alors comme c'était une fille qui avait le cœur sur la main. Que nous remboursons, que le remboursement viendra nous aider dans la mesure où ces moyens. Et là, disons que le temps, le temps passé un peu bout, là, on arrive disons maintenant, début 44. Alors au début 44, je quitte purement et simplement mon emploi de mon travail et je rentre comme permanent, toujours sous les ordres du capitaine Milan, dans un groupe qui s'appelait le cinquième bureau d'action immédiate des groupes francs. Voilà. Alors là, nous avions notre boîte aux lettres qui était située rue Dupin chez un libraire qui s'appelle Mr Constant, que je revois encore un monsieur qui était en âge, qui rendait de grans services à la résistance. Je crois qu'il a été arrêté et déporté aussi. Nous avions plusieurs dépôts d'armes. Allions nous en avions un dont je me rappelle bien. On avait d'autres dont je me souviens pas du tout de l'emplacement.. Et à ce moment-là, on a commencé à faire un peu, un peu de sabotage, On a commencé à saboter des signaux sur les voies ferrées du côté de Fontaine, Saint-Germain. Alors on détérioré les câbles et les poteaux en bois et d'une manière qu'on ne faisait pas dérailler les trains. Mais disons qu'on semait la perturbation en sabotant les signaux. Et voilà. Alors là, il faut quand même que je vous cite le nom un petit peu des gens qu'il y avait dans le double. Je reviendrai donc sur le capitaine Milan qui était le groupe qui était supervisé par le capitaine Bretton que j'ai connu après la guerre, mais que je n'ai pas connu pendant cette période .Il y avait Palel. Il y avait un toubib de de Grange Blanche, un interne qui s'appelait Coulomb, qui a été également fusillé par la suite. Le même il y avait Jim Tito, le Yougoslave, d'autres éléments qui sont venus Victor Claude Villard, Gaston Poulat et nous avons des. Nous avions des agents de liaison. Enfin, je pense qu'on peut dire ce mot agent, agent de liaison. Je me rappelle de leur nom, il y avait Thérèse et il y avait Biquette, dit on l'avait surnommé Biquette, mais je ne sais pas pourquoi directement. Enfin c'était comme ça et qui nous rendait évidemment de nombreux services et qui travaillait énormément pour la résistance. En tapant des tracts à la machine en tandem. Voilà. Et en 1944, en me disant que nous avons eu des actions, disons quand même un peu plus dures, vraiment directes. Et lui, on a commencé. Alors là, nous avons fait des opérations armées dont je peux vous en citer quelques-unes. Par exemple, un jour, nous avons réquisitionné des machines à écrire rue d'Algérie. Là, il y avait des gens qui étaient, d'après ce qu'on a entendu dire, qui a été plus ou moins collaborateurs, qui avait une école de dactylo. Alors là, on a eu ces renseignements et comme on avait besoin de machine à écrire et des ronéo, on a monté une opération. On avait, je me souviens à l'époque, une vieille ambulance militaire frappée d'une belle croix rouge couleur militaire qui circulait dans les environs. C'était service d'ambulance, mon capitaine, le capitaine Mila. On a établi en allemand et tout un superbe uniforme allemand qui avait rien en allemand, armé d'une superbe mitraillette et de l'armée de l'air chapeau mou. On avait été sur les lieux où nous sommes montés dans les étages. J'aime ces gens là qui étaient en pleine école de

dactylographie et nous nous sommes présentés Résistance française. Nous venons réquisitionner une machine, vous serez peut être payés. Enfin. Enfin bref, on a descendu une quinzaine de machines ou de ronéo et on a embarqué tout seul dans l'ambulance et on a mis ça dans un dépôt du matériel qui n'était pas joli. Les services sociaux, mais ce qui avait été quand même des services sociaux à l'époque de la Résistance, Voilà une affaire. C'est passé comme ça. On n'a plus pensé que nous avons. Qu'est-ce que je pourrais vous citer également ? Nous avons fait l'action dans un garage, la rue Du Guesclin. Là, un garage où il y avait des voitures de miliciens qui étaient entreposées là. Il y avait également un camion allemand. Et un jour, on a profité d'une alerte pour rentrer dans le garage et on a vu deux gardiens, enfin des gardiens civils que je me rappelle. On a touché sur une chaise pour donner bonne impression qui ce qui avait conduit à son parti avec des voitures, ce qui semble nous conduire. Il y en a un qui est parti avec un gros camion allemand changer de matériel de pneus, enfin tout ce qu'on pouvait et ceux qui savaient pas conduire à l'accueil. Il y avait pas mal de voitures, on les a saboté, saboté les voitures qui restaient, les voitures allemandes et motos miliciens et c'est un garage qui avait deux entrées, une entrée et une entrée sur le boulevard. Je ne me souviens pas exactement où et c'était en pleine alerte. Je m'en rappelle, c'était plus le milieu de l'après 12 h là, on était deux à garder l'entrée du garage avec colonne. Je vous ai cité son nom et on entendait plus de bruit dans le garage. On dit mais qu'est ce qui se passe ? Il y a plus de bruit, Tout le monde est parti. Qu'est ce qui arrive ? On rentre dans le garage, en effet. Alors tout le monde était parti à 8 h et nous avions oublié. On a oublié l'autre côté du garage. C'est curieux, c'est comme ça. Alors on s'est dit mais qu'est ce qu'il faut faire ? Il y avait plus qu'à s'en aller. Alors si les miliciens s'amènent et on a chacun une mitraillette Sten et moi, j'avais une petite valise. La mienne s'était bien démontée. Je ramène deux grenades qui étaient toujours avec nous dans cette valise dans un. Et mon copain, lui, ne pouvait pas démonter sa mitraillette de mitraillette et tirer les rebelles. Je ne demandais pas. Enfin, il y avait tout au fond du garage un certain qui nous appelle et a mis la mitraillette dans un sac et on était remonté de la rue d'Augustin jusque chez lui, à la Croix-Rousse, à pied, en rencontrant des miliciens, même des Allemands qui faisaient pas plus attention à nous. Nous avons tourné dans l'intérieur rouge avec la mitraillette dans la valise, le calibre avec son nom. Une petite anecdote et ça s'est passé exactement comme cela. Alors voilà, c'est l'affaire du garage, donc le porcin c'est terminé. Nous allons procéder également à l'enlèvement de stocks d'essence qui nous ont été signalés par nos agents de liaison. Il y avait, et je pense, à l'époque, ça s'appelait les Ponts et Chaussées, mais il y avait des organismes qui s'occupaient de nettoyage des rues, qui avaient encore des véhicules à essence, et ils ont proposé de l'essence dans certains dépôts. Alors, quand ces dépôts, ces dépôts nous ont été signalés, ben, il y a un bout de temps, on allait chercher les hommes parce qu'évidemment les véhicules de résistants des maquisards étaient en descente parce qu’ils n’étaient quand même pas tous à gazogène. Alors donc, on a fait pas mal de dépôts d'essence de temps en temps aussi. Nous allions dans certaines mairie pour réquisitionner les cartes et les tickets d'alimentation parce qu'il fallait bien nettoyer les maquisards avec une carte d'août qui étaient planqués, qui avaient quand ils avaient échappé au S.T.O. Qui étaient chez des paysans. Il fallait quand même ravitailler un petit peu à l'avance et les tickets d'alimentation et les cartes de temps en temps. Mais on a même fait d'autres réquisitions parce que les maquisards fumaient. Évidemment, il fallait bien qu'ils passent un peu leur temps, mais nous avions des ordres de réquisition dans certains bureaux de tabac, dans les propriétés, en principe, étaient d'accord avec nous. Donc on rentrait dans les bureaux de tabac. A évidemment, pour faire passer des. Le stock de tabac on réquisitionné, on a un espèce de bulletin de d'inventaires, on mettait tout ça dans des sacs et on repartait avec et c'était dirigé sur le maquis. Là. Alors quelques fois, il y avait des dames qui avaient des maris ou des frères prisonniers qui ne cherchaient et qui nous disaient Mais si vous prenez tout le tabac, y aura plus de tabac pour montrer le tabac, pour en faire des prisonniers. Alors nous, évidemment, du fait que le tabac nous coûtait rien, on était généreux, on leur donnait et on partait. A l'époque également, on faisait pas mal de liaisons avec les maquis de l'Ain parce qu'on est en relation avec les maquis, là. Et de

temps en temps, on allait dans les maquis, on allait chercher un véhicule pour aller sur les. Et puis un jour où c'était 100 personnes, là, nous allions procéder à l'exécution d'un traître. Du côté, du côté des cinglés et en étant en voiture, on était quatre. Il y avait le chef blanc et moi-même. Gaston, et on nommait Claude et on partait donc faire ce travail-là. Et moi, je me rappelle, j'étais derrière, j'étais en train de monter ma mitraillette des balles dans les huit et on arrive rue de Marseille et moi j'étais blessé, éventré. J'entends grand-chose de ce qui est arrivé et la voiture s'arrête. On est sur le toit. On avait été heurté par un autre véhicule qui venait à toute vitesse, qui nous avait projetés de l'autre côté de la rue. On s'est retrouvé sur le toit et là, évidemment, porter ouvertes, valises, grenades, pistolets, balles, tout cela, tout ça. La chaussée. Alors on est en train de parler. Enfin, c'était pas très grave. Il y a des gens qui nous ont aidés à dresser les voitures et je me rappelle, il y a des policiers qui sont venus, qu'on appelait les hirondelles mais qui étaient en bicyclette. On avait deux ou trois qui sont passés, qui ont vu cela et qui ne savaient pas quoi faire, qui ne savaient pas quoi dire, qui nous ont laissé ramasser nos armes, nos illusions, tout ça. La ou la roue du véhicule avant gauche avait été droite, mais cela n'a pas été bon. J'ai changé l'avant tranquillement et m'a dit dans le creux de l'oreille d'un désarme tout le temps et rentre au dépôt. Je suis parti de mon côté, il est parti en voiture de l'autre et on s'est retrouvé le soir. On a bien ri de cette affaire à ce moment-là. Le traître, quand je l'ai exécuté, ne l'a pas été ce jour-là. Il a été un pendant que le travail était fait à Toulouse, y'a courrier qui il y avait des choses un peu, un peu un peu marrantes et on aurait pu laisser notre peau. Enfin, ça s'est passé comme ça. Les agents du tourisme, voilà. Qu'est-ce que je peux vous dire encore là-dessus ? Oui, encore une action que je peux vous citer qui a été quand même une action importante. Ça s'est passé le 26 mai 44. Le 26 mai 44, c'est le jour du bombardement de Lyon par l'aviation, par les fortes, les forteresses volantes américaines. Et je me rappelle avec mon copain Robert Nantes, on venait d'effectuer une mission dans les maquis. De là, on a fait du transport de matériel, je ne sais pas exactement et on revenait avec notre véhicule vide. Et en arrivant aux abords de Lyon en fin de matinée, je me souviens pas exactement. On a vu une forteresse volante et on a entendu le bombardement de Lyon qui arrivait et finalement on a pas été se mettre dans la gueule du loup mais rester à l'écart, qu'on attendait que tout se termine et ensuite on est rentré dans Lyon et on a vu que dans le nord il y avait une pagaille épouvantable. Il y avait des morts en pagaille, des blessés, des immeubles, des. Lyon était, disons dans un état de panique considérable. Et comme on avait rendez-vous avec notre chef Milan pour lui rendre compte de notre mission comme des d'effectué nous dit c'est le moment de déclencher l'opération qui est prévue dans un dépôt de la ministre. Depuis quelque temps, il faut déclencher l'opération. Aujourd'hui même, profitant de l'occasion, chose qui a été faite, l'opération a été déclenchée et au début de l'après 12 h, nous avons attaqué un dépôt gardé par des miliciens. Je me rappelle, c'était des amis, puis des amis. C'est une rue qui est située dans le quartier de. Nous sommes arrivés à quatre dans une camionnette là, des miliciens. Il y a eu d'autres miliciens qui nous ont laissé rentrer sans se douter de rien. Nous sommes descendus du véhicule et évidemment, en deux coups de cuillère à pot, nous avons neutralisé les miliciens, nous avons braqué les mitraillettes sur eux, ils ont levé les mains, ils sont venus tout de suite et avec problème. On les a attachés, on les a mis dans une corde et comme l'opération s'est déclenchée, évidemment, il y avait des groupes de protection qui étaient aux alentours et des camions qui sont venus. Nous avons chargé des tonnes de plusieurs tonnes de matériel, des vêtements, des chaussures, des vins, des pantalons, enfin tout ce qu'on peut imaginer comme équipement militaire qui était dans ce dépôt. Et évidemment, nous avons également chargé beaucoup de stocks de denrées alimentaires. Il y avait tous les biscuits, du chocolat, des boites de temps. Enfin, nous avons emmené plusieurs camions de vivres et nous avions ce jour-là également la fameuse ambulance, mais dont je vous ai parlé tout à l'heure à Paul qui nous a rendu un service formidable ce jour-là, parce que nous en avions tous et également par un copain qui est en Aveyron. Il est superbe, brassard, croix rouge évidemment, et cette ambulance ouvre la route au milieu des encombrements du lendemain, parce qu'il y avait des

encombrements à cause des bombardements et un qui était sur le marché et qui sifflait. Tout le monde s'écartait devant nous et on rejoignait des dépôts où on allait cacher les vivres ou le matériel dans des dépôts qui sont restés là pendant pas mal de temps et qui ensuite ont été acheminés dans les maquis de l'Ain et il faut dire qu'on a profité de cette pagaille à cause du bombardement qui nous a servi énormément. Nous sommes passés, et là, je le répète, dans les rues de Lyon, comme si, comme si rien n'était. Et c'est une affaire qui avait été répercutée par la suite sur le jambon. On en parlait des bandits attaqués, un dépôt. Enfin bref. Voilà. Ensuite, le lendemain, un participant à cette opération, Mes copains, qui s'appelait Robert Alu, a été arrêté par les miliciens ont Le lendemain, je ne sais pas exactement où et pourquoi. On a été arrêté et envoyé dans les locaux de la où il a été torturé, tabassé terriblement. Et là, ça nous force aux environs du 9 juin 1944. Alors là, c'est une date pour moi qui est quand même fatidique. Vous allez comprendre pourquoi. Le matin même, je reçois un ordre de mission de mon chef envoyé par les paysans qui nous dit Il faut aujourd'hui mettre en exécution une affaire qui traîne depuis longtemps, c'est à dire un traître qui est exécuté. D'ailleurs, même, nous avions quelques temps auparavant repéré les lieux. C'est un cordonnier. C'était un cordonnier dont je tairais le nom parce que je crois qu'il a encore de la famille là-bas. Alors, par pudeur, je pense qu'il est préférable de ne pas en parler. Mais nous faut, il faut exécuter cet homme. C'est le moment, il faut le faire. Il est aujourd'hui à votre disposition, à la 202, comme d'habitude, il ira chercher des hommes au dépôt d'armes. Voilà un officier polonais. Il y avait un homme à côté de lui. Je me rappelle un grand gaillard de cet officier polonais qui va travailler. Et vous, vous prenez le Euh je le connais, je connais pas tellement. Nous voilà embarqués dans la galère, la 202. On va au détour d'un plan de mitraillette, de pistolets, toujours les deux grenades et nous voilà partis, servi avec une 202. Et ce jour-là, le chauffeur, je me rappelle bien, il s'appelait Gaston Gaston. C'était un gars qui savait très peu conduire. Enfin, il conduisait comme il pouvait et évidemment, il osait pour nous doubler les tramways. Parce qu'il sait pourquoi il y a les tramways. Il nous aide pour doubler les convois. Il restait derrière et dans les rues de Lyon, il y avait des Allemands, il y avait notamment les Allemands et les gendarmes allemands qui avaient un gros plan sur les vis reconnaissables, qui nous ont gardés placés et qui nous regardaient passer comme des vaches en regardant le et en disant Mais qu'est-ce que c'est que cet équipage ? Évidemment, je disais au chauffeur Essayez d'aller plus vite parce que on est quand même repéré ce rapport, on va se faire prendre. Et en effet, ce jour-là, ça n'allait pas. Je sentais que quelque chose se passait, que ça n'allait pas. Enfin bref, on arrive et je fais arrêter la voiture environ une centaine de mètres du mur de l'exécution et qu'il s'agissait d'une exécution. Et je vous, Polonais, d'avoir un revolver. Voilà de quoi il s'agit. L'homme que tu vois là-bas descendre pour exécuter moi même chemin de mitraillette. Et puis je sors pendant qu'on fait l'opération, fait demi-tour pour qu'on puisse repartir rapidement. Évidemment, quand je vois ce qui s'est passé. Mais je voulais aussi tuer ce gars-là. Ce n'est pas mal conduire. Il monte, il monte sur un trottoir, il y a encore une barrière et la voiture ou le père qui malheureusement s'est approché de la voiture pour essayer de la dégager. Et à ce moment-là, il y avait des GMR ou des miliciens qui gardaient l'usine un petit peu plus loin. Mais là, ils étaient une vingtaine et quand ils ont vu ce manège, ils ont commencé à venir. Et alors, nous, on a on a essayé de dire la voiture. Finalement la voiture est venue, on a dégagé la voiture et on a donné. Et j'ai donné l'ordre de retrait. On n'a pas exécuté le cordonnier quand l'exécutant est parti, parce que je pense qu'on ne pouvait pas engager le combat avec une vingtaine de miliciens. Et nous sommes partis. L'opération a été remise à plus tard. Et là, nous et nous nous arrivions sur le coup de 12 h, joyeux et moi. Ce jour-là, j'avais rendez-vous avec mon chef pour me rendre compte de la mission sur une place qui s'appelle à Lyon la place culturelle, tu as bien connu. Donc on a mis en place une chasse aux abords de la place. J'avais. Même la voiture sous les arbres polonais qui restaient dans la voiture, comme on dit une valise d'armes. Tu auras cela, tu garderas évidemment. Et je dis aux deux autres Nous étiez dans la nature et puis après le rendez-vous, ils repartiront. Voilà, on se dit chose faite. Alors moi je vais à la rencontre de mon chef qui était déjà assis sur un banc. Il est toujours assis sur un banc.

Je m'assois à côté de lui pour lui parler et à peine assis à côté de lui, il y a des tractions traction avant qui sont dedans dans tous les azimuts. Une dizaine de traction en bas, des hommes en civil, en uniforme, des Allemands sont descendus. On a commencé à nous tirer des rafales au-dessus de la tête, je pense, pour nous intimider évidemment, parce que si il y a du boulot, on ne va pas faire. Alors on s'est jeté entre les deux. En après, on avait chacun une mitraillette dans l'eau, on n'était plus, on était foutu. Je me rends compte dans les coups. Et alors là, la bagarre a commencé parce qu'il y avait sur cette place un abri refuge pour les bombardements aériens présentant des parasols. Et dans cet abri, une chose qu'on ne savait pas il y avait un homme, un autre groupe qui était là aussi. On ne savait pas pourquoi, et le groupe, lui, est fermé. Et ces gens-là ont commencé à tirer sur la Gestapo et sur les Allemands. Il y a eu deux types de la Gestapo qui ont été descendus. Et les Allemands, évidemment, étaient très excités et essayer de faire sortir les gens de ces conneries. Et en effet, il y en a un qui est sorti, que j'ai reconnu que j'avais côtoyé quelques temps auparavant, qui s'appelait Longue. On l'appelait Bergier, mais son annonce était longue et je me rappelle, il y avait un pauvre type qui passait en bicyclette, qui était là, l'homme qui est en bicyclette, et il lui a essayé de prendre le vélo de ce type pour sauver vélo. L'autre et il en résistant un peu, il a perdu et perdit du temps. Et là je me rappellerai toujours les Allemands. Enfin, c'est même parfois un homme, Francis André, dont je vous parlais tout à l'heure, qu'il a battu plusieurs coups de pistolet et ensuite, bah disons ceux qui étaient dans la rue, on est obligé de se rendre et que nous n'étions, je n'en sais trop, une dizaine, entourés par une quarantaine de types de la Gestapo qui étaient excités, excités à un point extrême, à tel point que l'on pensait tous qu'on allait être liquidés sur la place séance tenante et. Et c'est là que nous a vu apparaître un curé qui sortait, je pense, de l'église qui était place et que nous disons courageusement parce qu'il a pris des risques énormes, parlementé avec les Allemands en leur disant Mais écoutez, vous pouvez quand même pas écouter ces gens pour les juger, vous ne pouvez pas les abattre comme ça. Enfin bref, finalement, les agents de la Gestapo se sont calmés un peu, ils ont fait mettre les mains derrière la nuque, évidemment. Et ils nous ont fait, c'est le cas de le dire, défiler devant le corps de notre copain qui était là, étendu par terre, je ne dirai toujours rien et qui nous demandait si on connaissait Personne ne connaissait. Et là, les coups ont commencé à pleuvoir, Les coups de pieds, les coups de poings, les tapettes. Ils étaient toujours surexcités. Et je me rappelle plus loin, il y avait à 100 mètres de là, il y avait un attroupement de gens qui s'étaient bêtement attroupés pour voir ce qui se passait. Et y a des agents de la Gestapo qui sont énervés, qui leur ont tiré que plusieurs, enfin des mitraillettes de. Alors je ne sais pas s'il y en a qui ont été touchés, je n'en sais rien du tout parce que là, on nous a fait embarquer dans les prisons et nous embarquer séance tenante et sur les chapeaux de roue place Bellecour dont je vous ai parlé plusieurs fois. Je me rappelle, j'étais assise sur un strapontin, je faisais face à un type de la Gestapo qui était à genoux devant le siège et qui me braquer un pistolet sur le ventre, qui avait mis les mains sur une barre. Je me rappelle chromé de la traction alors que je tenais fermement et qu'il disait lâche les mains ! N'essaye pas de sauver parce que je te descendais. J'avais une peur épouvantable, mauvaise et l'espace, vous savez, à ce moment-là, les choses dans la tête, si on se doutait bien ce qui allait se passer. Enfin bref, il y avait comme des fous, comme des fous sur les chapeaux de roue et on a rejoint la place Bellecour. Je connaissais pas cette Yvonne, mais j'en ai vite fait connaissance et donc on s'est engouffré dans. Dans cet immeuble, il y avait une grande cour et dans cette cour, quand nous sommes descendus de voiture, il y avait des officiers allemands traînés, des grands, des grands, du solide gaillard allemand. Là, les grands officiers bien baraqués et les agents de la Gestapo nous ont présenté, nous amène des terroristes. Bien évidemment, la première des choses qu'ont fait les Allemands ils se sont jetés sur nous et nous les fous pas à la figure des pompiers. Enfin bref, moi j'étais jeune, j'étais, j'étais frêle, j'ai. Pour supporter le poids en pleine figure, je me suis écroulé par terre. Évidemment, quand après les Allemands nous ont levé les types de la Gestapo, nous en ligne contre un mur, nous étaient tous alignés contre le mur. Les CE n'est pas retournés ce qui sont retournés entre les coups de crosse, mais nous sommes restés dedans parce qu'on a dû rentrer avant.

C'était 1 h. On a dû rester jusqu'à 2 h à peu près debout contre le mur. Et puis après, les agents de la Gestapo sont revenus. Ils nous ont enfermés dans un dans un garage en bois. Il y avait d'autres personnes dans ce garage avec une quarantaine de personnes. J'ai complètement le garage qui existe toujours, que je vois fréquemment quand je vois et qui me rappelle toujours ces souvenirs. Et là on s'est trouvé au lieu de pas mal de personnes qui ont été accrochées font des réflexions et sur mon mental, j'avais les clés d'un dépôt d'armes puisque le matin nous avons été chercher des armes et se rapprocher de cacher ses clés dans la terre, la tirette, le nom de la défense. C'était assez facile à cacher. Les clés, mais à chaque instant, il y a une sentinelle allemand qui rentrait et qui regardait le boîtier, la mitraillette de son disant Il ne faut pas parler évidemment avec l'accent allemand. Et nous, on était dans le dépôt, on nous disait mais qu'est ce qui va se passer ? Qu'est ce qui va arriver ? Et on a essayé de discuter avec ces gens, ces gens. Il y avait tout. Il y avait des Juifs qui avaient été et certainement des résistants comme vous, qui avaient été arrêtés également. Il y avait des gens qui avaient été sortis de mon Luc. Voyez ? Et qui est là en attendant d'être de nouveau interrogés. Et ça a duré un moment, un bon moment comme ça. Et dans l'après 12 h, on est venu nous chercher tout ce que ce qui avait été arrêté là, et on nous a fait monter dans les étages. Alors la mitraillette dans la voiture s'est trouvée dans un grand bureau, un bureau immense. Et dans ce bureau, il y avait des femmes allemandes. Il y avait des femmes françaises et des officiers allemands. Et il y a un homme qui s'est terminé, qui s'est assis derrière le bureau et qui a commencé à nous interroger par les Français. Par la suite, longtemps après, j'ai appris que c'était un homme barbu qui était là. Ma femme lui dit Tu n'as pas frappé avec les femmes françaises qui s'en sont chargées allégrement. Oui, et là ils ont pris et ils ont pris les deux. Bizarrement, ils ont souffert de la gymnastique. Debout, couché, debout, couché, debout durant un bon moment, comme ça, à coups de cravache. Enfin bref. Et nous interrogions ce que nous laissions là. Oui, Et au bout d'un moment, j'en ai vraiment eu marre. Je me suis levé et j'ai dit à une personne qui se trouve là écoutez, m'excuserez, mais j'ai eu la connerie finalement, c'est la fusillade de tout à l'heure qui m'a qui m'a dérangé. J'ai très peur, je suis malade. Il faut que je. Parce que dans ma tête, j'avais pensé, j'avais quelques papiers dans mes chaussettes et je me disais il sera peut-être préférable de le faire disparaître avant qu'on ait une foule de choses curieuses. On n'a pas été fouillé tout de suite parce qu'il y avait beaucoup, beaucoup de monde arrêté. Il n'avait pas le temps de tout faire et en effet, un planton l'accompagnait aussi. Mais moi je voulais fermer la porte. Mais lui ne voulait pas. Et la plaisanterie a duré quand même pas mal de temps. Tire et tire et finalement, j'ai réussi à fermer la porte. Il a cédé et fermé la porte et quand j'ai été arrêté en avant-première, des choses que j'ai fait, mais d'autres papiers, je les ai mis dans la cuvette et j'y tiens. Alors j'ai fait semblant un peu de relier tout ça. Il frappait à la porte et j'ai dit Bon, bah ça va, c'est terminé. Et ils m'ont accompagné dans la pièce. On a commencé la gymnastique, la gym, La gymnastique s'est arrêtée après. Nous avons été mis dans un bureau et là, la fouille a commencé. Dès que j'ai été un peu dans mes habits. Alors la porte feuilles, je vous dis tout de suite là, ceux qui nous ont fouillé le plus passionnément, ce sont les femmes françaises. Dans les petites amies de ces gens de la Gestapo qui étaient pratiquement tous des proxénètes, il y avait la France, il y avait Lons Guerrini, il y avait Kommen, enfin bref, tous les gens de la Gestapo qui ont été, qui ont été jugés après la guerre, dont certains ont même été exécutés. Et ces dames disant ont été des prostituées. Alors on prenait tout ce qu'on avait dans leur portefeuille, évidemment, les papiers d'identité, l'argent, on nous dépouiller de nos montres, de nos bagages, des médailles en concours pour ceux qui en avaient. Voilà, tout a été mis dans une grande enveloppe. Et voilà. Et on ne disait plus rien. Et ensuite ? Et là, les interrogatoires ont commencé un petit peu séparément, c'est à dire ils ont commencé à interroger un petit peu tous ensemble, Madame, chose que j'ai oublié de vous dire, c'est au moment de la fusillade de la place Michel Carnet et ce qu'il en est. J'avais essayé de l'enterrer, mais la terre a été dure. Je l'avait gardé sur moi, sur moi souvent, c'est à dire. Et quand on s'est relevé, qu'on a été encerclé par les Allemands morts bêtement, j'ai dit un type en se souvenant que c'est ce que j'aurais dû dire, peut-être qu'il n'aurait pas tué. Il y en a un type de

la Gestapo qui l'a pris, qu'il a dit verra ça plus tard, que j'étais débarrassé des carnets et ensuite on les a interrogé. Et mon chef lui a été pratiquement confondu tout de suite parce que sur lui, il avait des papiers au nom de Pierre Collin, un homme de guerre qu'il avait. Et malheureusement ses papiers coïncidaient avec la 202 Peugeot qui avait été prise par les Allemands sur la place. Puisqu'il est resté là. Mais évidemment, il n'y a pas pu puisque dans cette voiture il y avait une valise, donc il a été confondu tout de suite. Et là, il y a une chose que j'ai oublié de vous dire dans la confusion, l'officier polonais a réussi à se tirer en lâché. Par la suite, il s'est sauvé de la voiture, il est rentré dans une boulangerie. Enfin bref, il a disparu. Et je vous dirai qu'à ce jour, je n'en ai jamais entendu parler. Un jeune homme, on ne sait pas ce qu'il est devenu plutôt qu'un autre. Il paraît qu'il s'en sortirait comme ça. Pas lui la lâche. Il a eu de la chance. Il n'a pas été. Il n'a pas été arrêté en. Et comment ça ? Il y a encore une chose qu'il devrait vous dire. Au moment où on a été arrêté, il y avait un de ses copains qui avait également rendez-vous avec nous, qui s'appelait Pierre Panel de son garde-robe qui avait rendez-vous, mais lui qui a eu la chance d'entendre la fusillade et quand il a entendu la fusillade là-bas, évidemment, il a compris qu'il se passait quelque chose et il a déguerpi à la vitesse du TGV avec tout le monde possible. Voilà. Et le soir et le soir, comme nous avions toujours des rendez-vous de rattrapage, on n'était pas au rendez-vous de rattrapage. J'ai parlé, bien essayé, mais en effet, ils ont été arrêtés et d'ailleurs ce n'est quand on l'a remis par la suite, c'est ce qu'il nous a dit. J'ai compris tout de suite que j'ai été arrêté. Voilà. Alors là, les interrogatoires ont commencé et mon copain, lui, je pense qu'il avait eu une idée formidable. Il a dit aux Allemands Écoutez, puisque vous m'avez confondu, je vais vous faire arrêter mes copains, je vais vous les désigner pour les faire arrêter. Mais pour cela, et c'est à peu près leurs propres valeurs, ils se réunissent dans un café de Lyon. Si vous voulez bien m'accompagner, je vais vous les désigner. Les Allemands sont tombés dans le panneau parce que connaissant le type comme ils étaient, je me suis dit ce n'est pas possible que lui vend ses copains ? C'est impossible. Il a une idée derrière la tête et voilà ce que vous lisons dans Et ça, c'est un des meilleurs. Il est parti accompagné de quatre agents de police. Je voudrais toujours partir en. Je me suis dit tel que je connais, etc. Et pendant un et 1 h ou 1 h. Et puis après les quatre allemands, Anglais, Gestapo reviennent avec et comme on était encore tous dans la même pièce, il s'est assis à côté de moi et m'a dit Tu vois, j'ai essayé de tirer mais j'ai pas pu. Donc il voulait pas voir ses copains mais simplement essayer de se tirer. Et le connaissant, lui aussi avait réussi à s'évader, je pense qu'il aurait tenté de faire une opération pour nous dégager de la Gestapo. Seulement, la chose ne s'est pas passé comme ça. Malheureusement pour lui. Alors ensuite, on a tous été séparés des uns des autres et puis je l'ai jamais revu. J'ai entendu parler de lui. Par la suite, il a été torturé, incarcéré, torturé terriblement. Il y avait chez les juifs, torturé vraiment comme on peut torturer quelqu'un. Et là, il a péri dans le 20 août où valait 44 % de la balle le au lieu des 120 martyrs. Alors c'est des copains qui ont reconnu son corps, enfin son corps quand même, et carbonisé à cette époque. Lui 101 qui parle de 130, qui parle de 140, on ne sait pas exactement. Et les gens étaient tellement mutilés qu'il était difficile de les identifier. Alors là, évidemment, les interrogatoires ont commencé. Alors là, on descendait dans les caves autonomes, Il y a des gens qui étaient là, il y en a qui pleuraient, il y en a qui était en sang, qui était affolé. Moi, évidemment, j'avais très peur parce que chaque fois que l'interrogatoire commençait, c'étaient des coups redoutables contre des coups de deux, des coups de poing, enfin tout ce qu'on peut imaginer. J'ai été pendu par les mains et d'une telle façon que de temps en temps, il passait vers moi. Il me faisait un croche pied dans la tombe, mais alors là, ça me tirait sur les bras et je ne peux plus rien faire. J'étais en essayant de le faire parler et moi il me demandait ce que je faisais sur cette place et l'écouter sur cette place. C'est pas compliqué. J'ai connu une jeune fille et j'avais rendez-vous avec elle et quelqu'un venait d'arriver et j'étais déjà dans cet engrenage. Moi j'y suis pour rien et j'ai jamais démordu de cette idée, mais je me demandais très bien encore qui me croyait pas. J'en étais même persuadé. Enfin, là, je suis resté environ trois ou quatre jours, il y avait pas mal de choses, j'ai pris pas mal de coups et là j'ai vu. Un jour, on m'a introduit dans un bureau. Là, il y avait trois ou quatre agents

de la Gestapo, là, et je le verrai toujours. Il y avait un type qui était à sur une chaise, qui était en chemise, un type d'une trentaine d'années. Et d'après ce que j'ai entendu dire, c'était un. Il était communiste. Mais alors, ce type-là, il était roué de coups. Il avait sa chemise en lambeaux, il était presque mourant. Et je dirais toujours, il était fondé sur la chose et sous les coups. Et donner des noms. Non, pardon, Il donnait le nom de ses copains. Il faut le comprendre. Il était bien habillé et. Et au bout d'un moment, j'ai entendu dire J'ai soif, j'ai soif. Il n'était certainement. Il avait certainement une fièvre considérable. Et je me rappellerai toujours les types de la Gestapo. Ça m'a frappé. On était dans un bar et ils ont mis dans un verre un peu d'eau et légèrement d'eau, et ils ont tous craché dans le type des types qui étaient soit en pierre de la en busard et jusqu'au fond. Évidemment, c'était répugnant, mais c'est comme ça. Et les coups ont redoublé et ça a continué pendant pas mal de temps. Et moi, j'étais assis dans un coin de la pièce et je me disais Si je supporte le même traitement, j'ai été obligé de parler, Je ne pouvais pas supporter un traitement pareil. Je me disais j'avais peur immense, j'avais la chair de poule et je savais que j'étais paniqué. Et au bout d'un moment, ils se sont arrêtés de le taper. Ils ont pris la chaise et le bonhomme et l'envoyer dans un coin où le type s'est écroulé. Enfin, je pense par la suite qu'il est mort parce que des coups qu'il avait pris, je pense pas qu'il et les agents allemands sont partis et m'ont laissé confronté ce type-là qui a relevé pendant un moment puis qui a publié des plans. J'ai pensé qu'il était mort ou encore. Enfin bref, il était vraiment bien habillé. Alors évidemment, je me posais des questions mais qu'est-ce que je vais devenir ? Enfin, vous parlez Et ensuite on est revenu, on m'a ramené dans une autre pièce. On en revient encore à l'interrogatoire. Encore, encore des coups de. Des coups de poing, des coups nerveux, tout ça. Mais enfin, j'ai eu la chance de pas subir ce qu'on appelle les grosses tortures. C'est à dire je ne vois personne. La baignoire, je vais pas passer à Gégène parce que ça existe. À l'époque il y avait pas mal de choses pour ceux qui ont envie d'alcool. Le lendemain, dans l'après 12 h, je me rappelle, les agents m'appellent, ils me font monter dans un bureau. Il y en a qui sont devant moi, ils ne sont pas là et ils sont d'accord. J'ai une grande enveloppe en kraft sur lequel il y a un numéro et tous les objets comme quatre jours auparavant qui étaient là-dedans pour moi, mon portrait, ma carte d'identité, enfin ni l'argent, ni rien du tout. Et je me rappelle, c'était un type, un agent de la Gestapo allemande. Mais qu'est français qui me dit bon, maintenant tu peux foutre le camp, on a besoin de toi, évidemment, mais la chose est quand même relâchée, relâchée comme ça, c'est quand même pas clair. Alors j'ai dit de partir, je vais bien partir bas. Il y a des sentinelles allemandes dans la cour. Qu'est ce qu'ils vont me faire ? Ils m'ont mis à la fenêtre. Ils leur ont parlé en allemand. Il y avait quatre sentinelles dans la cour. Je suis descendu. Inutile de vous dire, avec les tripes qui remuaient, terriblement bleu, parce que je me suis dit Je passé la cour va être dans le dos et tout ce qui est en arrière. Mais j'ai hésité à passer sur les terres. J'ai passé. Il y a une sentinelle allemande qui s'est approchée de moi, qui, mitraillette dans le dos, m'a dit On y est arrivé quinze pouces et qui me fait avancer vers le portail qui sépare cet immeuble et la place Bellecour où je me trouve à l'extérieur, libre. Oui, bon, alors inutile de vous dire que j'étais complètement paniqué. Vous ne savez plus ce qu'il fallait faire, évidemment. Et puis j'avais mal. J'avais fait des coups. J'ai mal à la tête, j'ai mal partout. J'avais des migraines épouvantables. Le premier, ben j'ai vu place Bellecour. Je me suis assis sur ce banc pour en prendre un peu mes idées. Et puis il y a toujours deux choses qui me trottent dans la tête qu'est-ce que je veux faire ? J'avais une petite taille à l'époque, j'avais une planque, la rue du Bac. Ils disent que je rentre là-bas. Est-ce que je rentre ? Et comme j'avais été averti, on savait ce qui pouvait se passer ici. Certainement aussi. Donc faut pas que je rentre là-bas. Et comme j'avais été arrêté sous mon vrai nom, je me suis dit la meilleure solution, c'est de rentrer tout bonnement et simplement au domicile de mes parents, chose que j'ai faite. J'ai pris le train bleu qui m'engage à la fontaine. Évidemment, je rencontre pas mal de gens que je connaissais et qui me voyaient toute une vie qui me disait euh, qu'est ce qui t'est arrivé ? J'ai glissé, je suis tombé dans le tram. J'ai proposé et je suis rentré chez mes parents qui m'ont dit Mais qu'est ce qui se passe par rapport à ce qui se passe et quel jour j'ai été arrêté par la Gestapo ? J'ai été tabassé, j'ai été torturé, tous mes copains été arrêtés,

tout ça. Et j'ai commencé. J'ai fait ce qu'il faut faire à mes parents m'ont dit d'attendre un instant. Il faut rester là et dans la suite de ce qui se passe. Et puis là, évidemment, on a vu passer des gens un peu douteux qui passaient puisque mon père à une échoppe. On voyait bien dans la rue des gens qui passaient, des gens qu'on ne connaissait pas, des têtes de sourire je sais pas exactement et m'ont permis de rester là parce que ça commence à être dangereux et là, je peux me faire. Une solution ? Je vais redescendre à Lyon, essayer pour le contact. Et évidemment, dans des camps comme ça, quand on avait été arrêté par la Gestapo, il fallait raison pour tous les contacts et éviter d'avoir les gens qu'on connaissait. D'ailleurs, même quand ils savaient qu'on avait arrêté, arrêtés, nous hésitaient. Et comme je savais qu'il y avait un copain qui habitait à proximité du tram, le savait pas. Aujourd'hui, on rentre chez soi et je tombe sur lui et entre deux portes, je lui dis Charles, il faut me donner de l'argent et un point de chute pour les autorités. Certainement celui qui va me faire prendre en vitesse. Rendez-vous le lendemain à telle heure vers l'église Saint-Georges et ils sont là. Donc je rentre et le dans et je leur dis Bah, j'ai rendez-vous demain à telle heure à l'église Saint-Georges et je prends le train bleu. Je veux aller, je traverse la passerelle. Ça se passait sur la rive. Ne me trompe pas, sur la rive droite de la Saône et une passerelle. Je traverse donc la passerelle. De l'autre côté, il y a le vieux Saint-Georges et mon copain était là. Et quand il va m'arriver une tombe, maintenant, le le temps de mettre l'enveloppe dans ma poche et coup de sifflet de partout et des hommes qui jaillissent de l'église et qui commencent à tirer des rafales de mitraillette.

Alors inutile de vous dire que je prends mes jambes à mon cou. Heureusement, je n'avais pas les jambes trop atteintes par les coups que j'avais pris. J'ai réussi à traverser la la passerelle de saint Georges. J'ai entendu des pantoufles à mes oreilles, mais je me suis tiré et je me suis réveillé dans les sens de mon copain arrêté parce qu'on l'a jamais revu. J'entendais parler de lui, on l'a cherché à la Libération et aucune trace. On ne sait pas, on ne sait pas ce qu'il est devenu. Alors comme il était plus âgé que moi, je pense qu'il n'a pas eu le temps de se sauver, qu'il a été pris par la chaudière. Je l'ai dit avec un peu de chance qu'il n'était pas à cause de moi, à cause de de la connerie que j'ai fait d'aller là. Enfin, il fallait le faire. Et après je suis rentré chez mes parents et je leur dis dans mon âge j'ai un point de chute. Enfin je veux pas partir, J'attends encore, toujours. Et le lendemain je redescends encore Lyon. Je vais revoir ma petite amie. Je vois et j'arrive rue l'ancienne préfecture, une rue qui est bien connue à Lyon et je vois arriver face à moi deux hommes habillé en miliciens. Et qu'est ce que je reconnais sous les traits d'un milicien ? Mon copain Bob qui avait été arrêté un mois avant et nous avions échangé. Mais qu'est-ce que tu fous là ? Mais dis, je viens Mélodie de la Gestapo, Il a une figure. Toi que je sors des griffes de la Gestapo ! Chirurgien se douche. Et puis si je puis ce qu'il faut faire. J'ai douze ans. Il est avec un copain. Il avait armé une sentinelle milicien et s'était tiré comme ça. Et il était dans les rues de Lyon. Il ne savait pas où aller, l'ai écouté dans le fois coûte que coûte. Il n'y a qu'une solution Venez chez moi, Fontaine. Je demande et les embarcations. Et nous voilà arrivés devant chez mes parents. Voilà deux copains qui sont là et il faut les cacher. Donc non seulement tu es recherché par la Gestapo, pour nous seulement tu défends parti, mais amène encore des copains ici. Alors qu'est ce qu'il fallait faire alors Viens mon copain, Écoute, c'est pas compliqué. Plus que tout, un point de chute au maquis, il faut partir Le lendemain. Lui, il est parti avec son copain, Lui, il a rejoint le maquis. Le copain a voulu partir de son côté. On a pris. On a appris après la guerre qu'il avait été torturé par les miliciens et exécuté. C'est de. Mon copain a rejoint le point de chute qu'on avait et il est parti. Voilà.